

@

**Martino MARTINI**

**HISTOIRE  
DE LA GUERRE  
DES TARTARES  
CONTRE LA CHINE**

à partir de :

## HISTOIRE DE LA GUERRE DES TARTARES CONTRE LA CHINE

contenant les révolutions étranges qui sont arrivées dans ce grand royaume, depuis quarante ans.

par Martino MARTINI (1614-1661)

À Lyon, chez Jérôme Prost, rue Mercière, au vase d'or, 1667, pages 373-458.

Première édition, en latin : *De bello tartarico historia*, 1654. Traduction française attribuée au père Gilbert Girault, 1654 (cf. Sommervogel, III).

*L'exemplaire de la bibliothèque de Lyon, disponible en fac-simile, ne porte pas de nom de traducteur.*

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
mars 2016

## Histoire de la guerre des Tartares contre la Chine

@

p.375 Les Tartares, dont j'entreprends d'écrire les guerres dans cette histoire, sont des peuples situés au Septentrion, au-delà de cette fameuse muraille, qui a plus de quatre cents lieues de long, & qui s'étendant de l'Occident à l'Orient, servait autrefois d'obstacle aux entreprises que cette nation pouvait faire sur le royaume de la Chine. Les Chinois, parce que dans leur langue ils ne se servent point de la lettre *r*, ont donné depuis longtemps le nom de Tata à cette nation. Elle habite toute l'ancienne Tartarie, laquelle est divisée en deux parties, l'Occidentale, qui est connue depuis longtemps, & l'Orientale, dont les peuples de l'Europe n'avaient eu jusques ici aucune connaissance. Ce grand pays comprend les royaumes de Samahanie, de Tanyu, de Niuche, de Niulhan & beaucoup d'autres provinces, qui s'étendent depuis la petite Tartarie, & le royaume de Cascar, jusqu'à la mer du Levant, au-dessus du Japon. C'est là que la Tartarie est séparée de Quevira, qui est sur le p.376 rivage de l'Amérique, par le détroit d'Anian ; si toutefois nous devons croire que c'est une mer & non pas la terre ferme. Il y a déjà 4.000 ans que cette nation, qui est une des plus anciennes de l'Asie, & qui a fondé beaucoup d'autres peuples, s'est déclarée ennemie de la Chine : & dans les fréquentes & cruelles guerres qu'elle a faites aux Chinois, elle a presque toujours eu l'avantage. Mon dessein n'est pas de raconter maintenant toutes ces guerres ; mais de traiter seulement de celles que nous avons vues, pour les autres j'en parlerai dans l'Abrégé de toute l'Histoire de la Chine que j'ai dessein de donner au public dans quelque temps. Mais afin de procéder avec ordre dans cet ouvrage, il faut reprendre de plus haut la cause de ces guerres, & déclarer comment elles ont commencé.

Les Tartares, qui habitent la partie de l'ancienne Tartarie qui tire le plus vers l'Occident, & qui sont, à mon avis, ceux dont Paul de Venise & Ayton parlent dans leurs *Mémoires*, après avoir conquis presque toute l'Asie, portèrent la guerre dans la Chine, que ces auteurs appellent le Catay & le Mangi. Cela se fit avant le règne du grand Tamerlan, qui n'a jamais été maître de la Chine, comme quelques-uns l'ont faussement avancé. Car il ne vivait qu'environ l'an de Notre Seigneur 1406, après que les Tartares eurent été chassés de la Chine ; & il se trouve qu'en ce temps-là Taïcham, qui fut le second empereur de la race de Thamin, était paisible possesseur de ce grand empire, c'est-à-dire de toutes les provinces, qui sont bornées de la Grande muraille. Mais pour ce qui regarde la guerre dont parle Paul de Venise, elle commença des l'année 1206, comme on le peut voir clairement par l'histoire de la Chine, & par les règles de la Chronologie, & dura 73 ans, au bout desquels les Tartares étant demeurés victorieux, & ayant éteint toute la famille royale de Sung, se rendirent l'an 1278 maîtres absolus de cette puissante monarchie, & durant 70 ans la gouvernèrent assez paisiblement. Car après avoir établi une autre famille royale, qu'ils appelaient Yuen, neuf empereurs de cette race se succédèrent les uns aux autres sans interruption. Pour ce qui est du temps auquel Paul de Venise entra dans la Chine avec <sup>p.377</sup> les Tartares, il est facile de juger, par ce qu'il en a écrit lui-même, que ce fut l'an 1275 avant que la guerre, que les Tartares avaient commencée contre les Chinois l'an 1206, fût parfaitement achevée.

Cependant la vertu des Tartares s'énerva tellement par les délices de la paix, qu'ils devinrent plus efféminés que les Chinois mêmes : ce qui donna la hardiesse à un valet de quelques prêtres des faux-dieux qui était un homme de très basse condition, de se révolter contre eux. Celui-ci, qu'on appelait Chu, étant touché de compassion de la misère des Chinois, & poussé du désir de régner, se mit d'abord à faire le métier de voleur, mais comme il était naturellement généreux, hardi, également capable de former avec sagesse un grand dessein, & de l'exécuter avec vigueur, il trouva des compagnons qui secondèrent son

courage. Avec tous ces avantages le bonheur ne lui manquant point, sa puissance prit de si grands accroissements qu'il sortit des montagnes, où il se retirait après avoir exercé ses brigandages, & commençant à tenir la campagne avec de justes armées, déclara ouvertement la guerre aux Tartares & les défit dans plusieurs batailles rangées. Enfin, les ayant chassé de toute la Chine, il eut pour récompense de tant de victoires la couronne de ce grand empire. C'est lui qui établit la famille royale de Thamin, dont il fut le premier empereur, sous le nom d'Hungüus, qui signifie en chinois le Grand guerrier.

Dans toutes les provinces, il fut reçu avec des marques d'une joie tout à fait extraordinaire, les grands & les petits lui témoignant à l'envi qu'ils s'estimaient heureux d'être obligés de leur liberté à une personne de leur nation. Car c'est le naturel des Chinois, de n'avoir pas moins d'amour & d'estime pour ceux de leur pays, que de mépris & d'aversion pour les étrangers. Ce prince, après avoir été reconnu de tous les ordres du royaume, comme le libérateur de la patrie, établit le siège de son empire dans la grande ville de Nankin, bâtie sur les rives de Kian, que les Chinois appellent communément le fils de la mer à cause de sa grandeur extraordinaire. Ce fut là qu'il régla promptement toutes les affaires, & s'étant assuré de la fidélité des <sup>p.378</sup> peuples, il se mit aussitôt en campagne pour entrer en armes dans la Tartarie. Il crut qu'après avoir chassé du royaume tous ses ennemis, il devait poursuivre sa victoire & ruiner le pays de ceux qui avaient si longtemps exercé leur tyrannie sur la Chine. En effet, après les avoir battus dans une infinité de rencontres, & désolé toute la campagne, il les réduisit à de si grandes extrémités qu'ils furent obligés de mettre bas les armes & de recevoir la loi du vainqueur, qui leur accorda la paix à condition qu'ils lui payeraient tribut. Ce fut principalement les peuples de la province de Niuche, qui avaient donné retraite aux Tartares, lors qu'ils furent chassés de la Chine, qui se trouvèrent obligés de demander la paix.

L'extrême pauvreté, à laquelle ils étaient réduits, leur ôtant le pouvoir de faire la guerre, ils s'attachèrent au commerce ; & afin d'avoir plus d'avantage pour trafiquer, ils trouvèrent moyen, après la

conclusion du traité, d'obtenir la permission d'entrer tous les ans dans la Chine, par la province de Leaotung, qui confine avec la Tartarie. Entre les autres marchandises, ils apportaient une certaine racine, qu'ils appellent du gins, dont les Chinois font une merveilleuse estime, des peaux de bêtes de toutes les façons, des castors, des renards, & des martes zibelines ; du crin de cheval dont les Chinois ne se servent pas seulement pour faire des rets, mais encore pour nouer leurs cheveux. Car les hommes s'imaginent en ce pays-là, que c'est un très bel ornement de tête. Ces misérables remirent peu à peu leurs affaires & se multiplièrent tellement, qu'ils divisèrent leur pays en sept provinces, qui étaient comme autant de petits royaumes. Enfin la guerre s'étant mise parmi eux, l'an 1600 ils s'accordèrent à ne faire de toutes ces provinces qu'un royaume, qu'ils appelèrent Niuche.

Pour les peuples de la Tartarie, qui est plus à l'Occident, où l'on voit le royaume de Tanyu, ils étaient bien plus heureux, puisque les rois de la Chine leur payaient un tribut, ou leur faisaient de magnifiques présents pour les obliger à vivre en paix avec la Chine. Les Chinois n'estiment pas que cette façon d'acheter la paix soit honteuse ; parce que les philosophes de cette nation <sup>p.379</sup> leur ont donné une si grande horreur de la guerre, qu'ils sont fortement persuadés, que l'on ne doit jamais l'entreprendre, sinon lorsque tous les autres moyens sont inutiles pour obtenir la paix.

Cependant la défiance & la crainte, que les Chinois avaient des anciens ennemis de leur grandeur & de leurs richesses, les obligeant à se tenir toujours sur leurs gardes, ils entretenaient un million d'hommes qui étaient toujours en faction sur la Grande muraille. De cette sorte l'empire étant fortement établi, les Chinois jouirent de la paix près de deux cents cinquante années, sous la domination de la famille de Thamin. Durant que les sept petits souverains qui avaient partagé entre eux la Tartarie Orientale se faisaient une cruelle guerre, toute la Chine obéissait à Vanlié, treizième empereur de cette famille, qui ne fut pas seulement un des plus justes & des plus sages princes du monde, mais encore un des plus heureux. Car son règne qui commença l'an 1573 ne finit qu'en

1620, si bien qu'il gouverna cette puissante monarchie durant 47 ans, avec une satisfaction incroyable de tous ses peuples.

Cette longue paix, dont la Chine jouissait, n'empêcha pas les Tartares de Niuche, d'affermir de jour en jour leur puissance, qui était montée à un si haut point de grandeur, depuis qu'ils avaient formé un seul royaume par l'union des sept provinces, qu'elle les rendait formidables aux Chinois. Les mandarins, voulant détourner le malheur, dont cette puissance excessive menaçait la Chine, eurent ensemble de secrètes conférences, afin de délibérer des moyens qu'on mettrait en usage pour tenir ces peuples dans le devoir. Il leur était facile d'exécuter ce qu'ils avaient résolu dans ces délibérations. Car leur pouvoir est si considérable, qu'encore qu'ils soient souples aux volontés du roi, comme des esclaves, toutefois ils agissent si absolument, lorsqu'ils sont employés pour le bien de l'État, qu'il n'y a que le roi seul, ou le premier ministre qui puisse arrêter l'exécution de leurs desseins.

La première chose qu'ils firent, fut d'outrager les marchands, qui trafiquaient dans la province de Leaotung, en les <sup>p.380</sup> dépouillant de tous leurs biens. Ensuite le roi de Niuche voulant marier sa fille à un autre roi tartare, par maxime d'État ils l'empêchèrent de faire cette alliance. Enfin ne se contentant pas de cela, ils prirent ce misérable prince qui ne se défiait aucunement d'eux, & lui ôtèrent la vie par la plus exécrable de toutes les perfidies. Son fils lève aussitôt une puissante armée pour venger la mort de son père, & conduisant ses troupes par une rivière glacée, afin de les passer au-delà de la Grande muraille, surprend avec une tristesse incroyable, la ville de Kaiyuen, que quelques-uns appellent Tuxun, qui est une place très considérable & très grande sur l'extrémité de la frontière. Ce fut l'an 1616 que ce roi entra dans la Chine & s'empara de cette ville. Après qu'il s'en fut rendu le maître, il écrivit au roi de la Chine une lettre qui n'avait rien de barbare que le caractère. Dans cette lettre, qu'il fit porter par un lama, c'est-à-dire un prêtre des faux-dieux, Indien de nation, il l'avertissait en des termes pleins de respect & de soumission, qu'il avait commencé la guerre pour repousser la violence des mandarins, qui avaient fait mourir cruellement son père ;



mais qu'il était prêt de mettre bas les armes, de rendre la ville qu'il avait surprise, s'il voulait lui donner audience & lui faire justice. Vanlié n'usa pas dans cette rencontre de sa prudence accoutumée. Car ayant reçu cette lettre il ne voulut pas lui-même prendre la peine de connaître de cette affaire, la renvoyant aux mandarins. Ce prince qui était si expérimenté au maniement des affaires, commit par cette négligence, une faute entièrement irréparable. Car les mandarins enflés de leur orgueil ordinaire, & s'estimant offensés de ce que ce roi, qu'ils traitaient de barbare, avait adressé ses plaintes à l'empereur, ne daignèrent pas seulement lui faire réponse.

Le Tartare piqué au vif du refus qu'on faisait de lui rendre justice sur des plaintes si raisonnables & du mépris insupportable qu'on faisait de sa personne, changeant sa colère en une fureur enragée, s'engage par un serment exécrable, à ne point finir la guerre qu'il n'eût immolé aux mânes de son père deux cent mille Chinois, En faisant un vœu si funeste il était animé de l'esprit de sa nation. Car les Tartares, dans les funérailles qu'ils<sup>p.381</sup> font aux grands seigneurs après leur mort, observent une coutume qui est également pleine de barbarie & de superstition. Dans le bûcher, où ils font brûler le corps du mort, ils jettent des esclaves, des femmes, des chevaux & des armes, comme si toutes ces choses devaient servir en l'autre monde aux personnes à qui ils rendent ces derniers devoirs. Mais depuis que ces peuples ont réduit la Chine en leur obéissance, les Chinois par leurs remontrances leur ont fait quitter une façon de faire si inhumaine. Ce prince, afin de ne point perdre de temps, se met aussitôt aux champs, avec cinquante mille chevaux, & assiège Leaoyan, qui est la capitale de la province de Leaotung. La garnison était grosse & bien armée. Car les assiégés avaient des mousquets, au lieu que les Tartares n'avaient que le cimeterre, l'arc & les flèches ; il est vrai qu'ils les décochent avec une roideur étrange & une adresse incomparable. La peur qu'ils avaient de ces balles de mousquets leur fit trouver une invention pour en empêcher l'effet. Le roi commanda aux cavaliers, qui allaient à la tête des troupes, de prendre chacun un grand ais & de se joindre les uns

aux autres, afin de former comme une espèce de muraille de bois, qui les mît à couvert ; ceux qui étaient au second rang portaient des échelles pour monter à l'assaut ; & les plus vaillants marchaient en queue. En cet ordre il fit donner l'assaut par quatre différents endroits. Dès que la première décharge des mousquets fut faite, que la muraille de planches rendit inutile ; on dresse les échelles, le soldat monte promptement sur la muraille & se rend maître de la ville.

Les Tartares exécutèrent avec tant de diligence les ordres du roi, qu'ils ne donnèrent pas seulement le loisir aux Chinois de recharger leurs mousquets : ce qui mit un si grand désordre parmi ces soldats, qui n'étaient pas encore bien accoutumés à tirer, qu'ils prirent tous la fuite par où ils purent : mais la cavalerie ennemie, dont la principale force consiste dans la vitesse, ayant bientôt attrapé les fuyards, fit une sanglante boucherie de cette garnison. La prise de la capitale fut suivie de celle de plusieurs autres places de moindre importance & de la ville de Quamgnin qui est une des plus considérables de la <sup>p.382</sup> province. Après quoi l'armée victorieuse, sans s'arrêter davantage, passa dans la province de Pequim ; mais comme elle fut arrivée à sept lieues de la ville, où les empereurs font leur séjour ordinaire, le roi ne jugea pas à propos de s'engager davantage, de peur d'être enveloppé par les troupes que les Chinois faisaient filer de tous côtés. Au reste la marche de son armée avait jeté une si grande frayeur dans tous les esprits, que la plupart des villes étant abandonnées par les habitants & les soldats qui les devaient garder, elles demeuraient désertes. L'ennemi saccageait & brûlait celles qui lui résistaient ; & quant aux autres qui se rendaient à lui de leur plein gré il se contentait d'en enlever toutes les richesses. De cette façon il s'en retourna dans la capitale de Leaotung chargé d'une infinité de dépouilles. Lorsqu'il y fut arrivé les devins lui ayant dit que s'il ne détruisait les anciennes murailles de cette place, il en pourrait naître quelque funeste événement, il fit abattre les vieilles, & commanda qu'on en bâtît de nouvelles. Ce fut dans cette ville qu'il se fit appeler empereur de la Chine, quoiqu'il n'eût encore en son pouvoir qu'une partie de la province. Néanmoins parce que son ambition lui

faisait croire qu'il serait bientôt le maître de tout ce grand empire, il s'en déclara le souverain & prit un nom chinois, se faisant appeler Thienmin dès l'an 1618, qui fut le troisième de son règne.

Cette même année quelques personnes pressèrent l'empereur Vanlie de chasser de la Chine les Pères de la Compagnie de Jésus, qui publiaient l'Évangile dans son royaume. L'amour qu'il avait pour la religion chrétienne, & pour les Pères qui l'enseignaient, lui fit rejeter plusieurs fois cette proposition : mais enfin s'étant laissé vaincre aux demandes importunes de Xinqui, qui était un des principaux mandarins, & des plus grands ennemis de la véritable religion, il fit un édit par lequel il ordonnait à tous les Pères qui gouvernaient les églises de la Chine de sortir du royaume. Il y eut quelques gouverneurs chrétiens qui firent cacher les Pères, qui se trouvèrent dans leurs provinces, & qui les retinrent par ce moyen dans la Chine ; mais les autres furent enfermés dans <sup>p.383</sup> des cages pour être conduits en sûreté à Macao. Ils endurent de grandes incommodités dans ce voyage, demeurant jour & nuit dans ces cages : quelques-uns même furent cruellement battus par l'ordre des mandarins infidèles ; mais ils furent trop heureux de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. L'empereur ne s'arrêtant pas là, défendit à tous ses sujets d'embrasser la religion chrétienne ; & par cette défense donna le moyen aux véritables chrétiens de faire paraître leur confiance. Mais ce n'est pas ici le lieu de raconter exactement tout ce qui arriva durant cette persécution ; je n'en ai parlé que pour montrer combien la providence de Dieu est admirable en sa conduite. C'est elle qui par des ressorts cachés suscita cette cruelle guerre aux Chinois, lorsqu'ils refusaient d'accepter la paix de l'Évangile. C'est elle qui permit que les Tartares jetassent les fondements de leur monarchie dans une province de la Chine, lorsque les Chinois ne pensaient qu'à ruiner la religion du vrai Dieu. C'est elle qui a tellement favorisé les armes des Tartares, qu'ils ont éteint toute la famille de celui qui a favorisé le dessein des impies, qui voulaient éteindre le christianisme dans la Chine. Enfin, c'est elle qui a ménagé de telle sorte les intérêts de son église, que les desseins que ses ennemis ont formés de

l'abattre, n'ont servi qu'à relever sa grandeur : au lieu que les affaires de la Chine sont maintenant dans un état si funeste, que sans une faveur très particulière du Ciel, cet empire ne peut éviter la ruine entière dont il est menacé.

Mais pour reprendre le fil de l'histoire que cette digression a interrompu, les mandarins voyant que l'ennemi s'était retiré sur la frontière, commencèrent à faire les préparations nécessaires pour le chasser hors de la province où il s'était fortifié. Pour cet effet, ils mirent sur pied une armée de six cent mille hommes, qui étaient tous gens choisis, sans compter les douze mille qui furent envoyés par le roi de Corée. Vers le commencement du mois de mars de l'année 1619 cette puissante armée marcha contre les Tartares, qui l'allèrent généreusement recevoir. La victoire fut longtemps disputée de <sup>p.384</sup> part & d'autre dans un combat général ; mais enfin les Chinois furent vaincus qui laissèrent sur la place plus de cinquante mille morts, & les chefs les plus considérables de l'armée. Les Tartares qui ne manquent jamais de poursuivre la pointe de leur victoire, attaquèrent le même jour deux places, & après les avoir saccagées les réduisirent en cendres : quelques-uns même firent des courses jusques aux portes de Pékin, le siège de tout l'empire, mais ils n'osèrent l'attaquer, parce qu'il y avait une infinité de canons sur les remparts & une garnison de quatre-vingts mille hommes. Les Chinois ont avoué depuis que la terreur & la confusion étaient si grandes dans la cour, que si les Tartares eussent donné l'assaut à la ville ils l'eussent infailliblement emportée. Car l'empereur se préparait déjà à sortir de la place pour se retirer dans les provinces du Midi ; & sans doute il eut suivi cette pensée, si quelques-uns des mandarins ne lui eussent puissamment représenté que sa retraite donnerait de la hardiesse aux ennemis & troublerait l'empire : en un mot que dans de semblables rencontres prendre la fuite, c'est donner aux victorieux tout ce que l'on quitte.

Ce conseil sagement donné sauva la place, car les Tartares ne cherchant qu'à faire du butin recommencèrent leurs courses dans toute la province ; où ils prirent toutes les villes qui se rencontrèrent sur leur

chemin, & mirent tout à feu & à sang. Enfin, après avoir fait d'horribles ravages & un massacre épouvantable des Chinois, ils se retirèrent dans l'extrémité de la province de Leaotung, où ils avaient établi leur empire, ne laissant aucune garnison dans les places qu'ils avaient prises durant cette campagne.

L'année suivante Taïchan fils de Vanlié, succéda au royaume que son père lui avait laissé en mourant ; mais il n'en jouit pas longtemps, car il mourut lui même quatre mois après son avènement à la couronne, lorsqu'il assemblait de nouvelles troupes pour se mettre en campagne contre les Tartares. Thienki, après avoir pris sa place, envoya aussitôt une ambassade au roi de Corée, pour le remercier du secours qu'il avait envoyé à son aïeul & pour lui témoigner aussi le regret qu'il avait, de ce que <sup>p.385</sup> ses sujets avaient été enveloppés dans la défaite des Chinois. Il lui fit porter en même temps les plus magnifiques présents du monde, afin d'obtenir avec plus de facilité le secours qu'il attendait de ce royaume, où les peuples sont plus aguerris que les Chinois, peut-être à cause du voisinage du Japon. Outre cela, pour opposer aux Tartares des forces capables d'arrêter leurs progrès & de les empêcher d'entrer plus avant dans le royaume, il fit des levées dans toutes les provinces, & les fit passer dans celle de Leaotung, qui devait être le théâtre de la guerre. Et afin de pourvoir plus aisément cette grande armée de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche, il fit dresser dans le port de Thiencin une puissante flotte, pour transporter tout ce qui serait nécessaire à l'[entretien](#) de ses troupes. Le port de Thiencin était merveilleusement commode pour l'exécution de ce dessein, parce qu'il est situé de telle sorte, qu'il n'y a point d'endroit de la Chine, d'où l'on ne puisse y conduire des vaisseaux ; & il arrive souvent qu'il s'y en rencontre une multitude incroyable. De ce havre jusqu'à la province de Leaotung, qui est presque toute entourée de l'Océan, il n'y a par mer que deux journées de chemin, si bien que le transport de toutes les provisions se faisait en fort peu de temps & sans peine ; au lieu que par terre il eut été sans comparaison plus long & plus difficile à faire.

Entre ceux qui amenèrent des troupes pour la défense commune du royaume, il y eut une princesse qui fit paraître dans sa conduite, qu'elle ne cédaient en rien aux Amazones. Elle signala sa valeur contre les Tartares, mais elle en donna des marques encore plus illustres dans les guerres civiles en combattant les rebelles. Elle n'avait pas seulement le courage d'un soldat ; mais encore elle en portait l'habit & prenait des qualités qui étaient plus convenables à un homme qu'à une femme. En cet équipage elle vint à la place de son fils, qu'elle laissa dans son royaume, parce qu'il n'était pas encore en âge de porter les armes. Elle conduisait un petit corps d'armée composé de trois mille hommes qu'elle avait levés dans ses États, qui sont enfermés dans la province ; de Suchuen : en effet il y a sur les montagnes <sup>p.386</sup> de cette province un royaume qui ne dépend point de la Chine ; mais le prince reçoit de l'empereur le titre de roi, seulement par honneur, car du reste ces peuples qui sont les plus belliqueux de toute la Chine n'obéissent & ne paient les tributs qu'à leur roi.

À l'occasion de tous ces grands préparatifs deux docteurs chrétiens, dont l'un se nommait Paul & l'autre Michel, conseillèrent au roi de faire demander aux Portugais de Macao de l'artillerie & des canonniers. Leur dessein était de faire rentrer par ce moyen les Pères de la Compagnie de Jésus dans le royaume, & d'y rétablir la foi chrétienne. L'empereur suivit leur conseil, & commanda qu'on fît venir les Pères, qui n'avaient assisté les chrétiens qu'en cachette, depuis l'édit de Vanlié. Plusieurs entrèrent dans le royaume avec les soldats portugais, de façon que, malgré tous les efforts du diable & de tous ses partisans, la véritable foi s'augmenta de jour en jour, le roi permettant aux prédicateurs de publier l'Évangile dans son royaume. Dieu le récompensa libéralement de cette amour qu'il avait fait paraître envers la religion chrétienne. Car les Tartares furent tout à fait chassés hors de la Chine, avant que le secours des Portugais fut arrivé. Les peuples de la province de Leaotung avaient conçu une si grande horreur de la cruauté des Tartares, qu'ils ouvraient les portes de leurs villes aux Chinois dès qu'ils les voyaient paraître & prenaient les armes contre les garnisons. La

capitale de la province se rendit aussi bien que les autres & jamais le roi des Tartares ne put empêcher la prise de cette place, à cause qu'il avait une autre guerre sur les bras dans la Tartarie.

Après la réduction de cette province, les peuples jouirent quelque temps d'un peu de repos : mais la fortune, qui est toujours changeante, les replongea bientôt dans les misères dont elle les avait délivrés peu auparavant.

Le Tartare ayant achevé la guerre qu'il avait commencée dans son pays, fit marcher soixante mille chevaux droit à Leaoyang pour y mettre le siège, à dessein de les suivre, avec une armée encore plus forte, lorsqu'ils seraient entrés dans la province. La ville fut emportée en moins de deux jours quoiqu'elle <sup>p.387</sup> fut très bien fortifiée & très vaillamment défendue par les soldats de la garnison qui firent une si opiniâtre résistance qu'il en demeura trente mille sur la place. Cette victoire coûta bien cher aux assiégeants, car ils y perdirent vingt mille hommes, & jamais ils n'eussent pris la place si le gouverneur corrompu par les grandes promesses que les ennemis lui faisaient, ne leur eut ouvert la porte. C'est ce que disent les Chinois pour effacer la honte de cette défaite. Quoiqu'il en soit les Tartares demeurèrent les maîtres de la ville ; le vice-roi s'étrangla par désespoir ; de façon qu'il n'y eut que le Visiteur de la province qui fut pris par les Tartares. Jamais il ne voulut rendre aucun honneur aux victorieux, ni les reconnaître pour ses souverains, estimant que c'était une bassesse indigne d'un grand courage de se soumettre à des barbares. Cette confiance lui ayant fait trouver des admirateurs parmi ses ennemis, on le mit en liberté ; mais il se fit mourir aussitôt lui-même, sachant bien qu'il ne pouvait échapper le supplice, puisqu'il avait été malheureux en combattant. Car c'est la coutume des empereurs de la Chine de traiter en criminels les généraux d'armée, à qui la fortune n'a pas été favorable : comme s'ils devaient répondre de l'événement de tous les conseils & du succès de toutes les entreprises.

Les Tartares s'étant assurés de la ville, firent publier un édit, par lequel ils promettaient de donner la vie à tous les habitants, s'ils

voulaient se raser & s'habiller à la tartare. Cet édit m'oblige à dire en passant quelque chose des mœurs de cette nation. Ils se rasent la tête dès que leurs cheveux commencent à paraître, & s'arrachent la barbe jusqu'à la racine, ne gardant que des grandes moustaches. Au derrière de la tête ils laissent croître une touffe de cheveux, qu'ils ajustent fort proprement, pour les laisser pendre avec négligence sur l'épaule en forme de queue. Leur bonnet est justement de la grandeur de leur tête & d'une figure plate & ronde. Il est bordé tout autour d'une peau de martre ou de castor, large d'environ trois doigts, qui leur couvrant les oreilles, le front & les tempes, les garantit du froid. Le reste du bonnet qui est au dessus de cette fourrure, <sup>p.388</sup> est semé de **pluche** rouge, ou de crin de cheval teint en noir ou en écarlate. Cet habillement de tête qui est très commode, ne laisse pas d'avoir beaucoup de grâce, parce qu'ils savent donner à leur teinture un lustre & un éclat merveilleux. Leurs vestes qui descendent jusqu'aux talons, ont des manches presque toutes semblables à celles des Hongrois & des Polonais, n'étant pas tout à fait si larges que celles qu'on porte à la Chine. Le bas de la manche a la figure d'une corne de cheval. Ils pendent à leur ceinture un mouchoir de chaque côté pour se nettoyer les mains & le visage, un couteau pour les usages ordinaires, & deux bourses où ils mettent du petun & quelques autres semblables choses. Quant à leur cimeterre ils le portent d'une manière fort extraordinaire. Ils l'attachent comme nous au côté gauche mais la pointe est devant & la poignée derrière le dos fort élevée ; si bien qu'ils le tirent du fourreau sans toucher à la gaine en passant la main droite par derrière. Au lieu de souliers, dont ils ne se servent presque point, ils ont une espèce de patins dont la semelle est toute unie & haute de trois doigts. Ils ne portent point d'éperons avec leurs bottes, qui sont faites de cuir de cheval bien apprêté, ou de quelque étoffe de soie. La cavalerie se sert d'étriers ; les selles de leurs chevaux sont moins hautes que les nôtres ; mais aussi elles ont plus de largeur. Au reste ils paraissent assez beaux, ayant le corps bien fait, la couleur blanche, les yeux & le nez moins petits que ne l'ont les Chinois, quoiqu'ils aient comme eux le visage un peu large. Ils ne sont pas grands parleurs ; c'est pourquoi lorsqu'ils vont à cheval vous les voyez



tout pensifs. Pour ce qui est de leurs autres façons de faire, elles ne sont pas fort éloignées de celles des Tartares qui demeurent près du Bosphore, excepté qu'ils ne sont pas si barbares, comme on l'a reconnu par le plaisir qu'ils témoignent prendre en voyant les étrangers. La gravité des Chinois est insupportable à leur humeur qui est moins sérieuse ; c'est pourquoi ils paraissent assez humains la première fois qu'on les entretient.

Mais afin de revenir à notre sujet, il y avait dans la ville qu'ils venaient de recouvrer, grand nombre de marchands extrêmement riches de toutes les provinces du royaume. Il leur permirent <sup>p.389</sup> de se retirer, & d'emporter toutes leurs richesses pourvu qu'ils sortissent au plus tôt. Ces infortunés, qui ne se doutaient point du dessein de l'ennemi, se mettent en chemin avec tout ce qu'ils avaient de plus précieux ; mais à peine ont-ils fait deux lieues, qu'ils se voient investis par les Tartares, qui leur ayant ôté à tous les biens & la vie, retournèrent chargés de butin. Les habitants de la ville qui n'ignoraient pas que ces barbares avaient violé la foi donnée aux marchands étrangers appréhendaient qu'ils ne fussent pas plus fidèles à garder les conditions de leur édit ; mais ils n'eurent que la peur du mal.

Il semble qu'après le recouvrement de cette ville, le Tartare devait poursuivre sa victoire : mais la perte qu'il avait faite dans l'attaque de cette place ayant refroidi son ardeur, il n'osa pas aller plus avant. Étant bien instruit de l'ordre que les gouverneurs avaient donné pour l'assurance des villes de guerre, il appréhenda d'y trouver une résistance pareille à celle que lui avait faite la garnison de la capitale, & d'y recevoir quelque grand échec. Ce n'était pas sans raison qu'il avait conçu cette crainte, car le roi ayant muni les anciennes places de tout ce qui était nécessaire pour leur défense, avait fait construire plusieurs forts dans les postes les plus avantageux. Le plus important de tous était celui de Xanghay situé dans l'île de Cu, où il avait mis une forte armée pour tenir en bride les Tartares. Mais celui qui mit de plus grands obstacles aux progrès de l'ennemi, fut l'incomparable Maouenlung, qui s'étant saisi d'une île qui est à l'embouchure du fleuve

Yalo, assez près de la Corée, les harcelait sans cesse, & les allant prendre par derrière, les battait souvent dans des escarmouches. Ce guerrier infatigable leur donnait tant d'exercice, qu'ils tournèrent toutes leurs forces contre lui. Il avait appris le métier de la guerre dans la province de Quamtung, laquelle n'étant pas éloigné de Macao, il lui avait été facile d'apprendre des Portugais la véritable façon de la faire. Il avait amené quantité d'artillerie, qu'il avait prise dans un navire hollandais qui s'était échoué aux côtes de la Chine. Il en fit braquer une partie sur les remparts de Ningyuen où était le vice-roi avec le Visiteur de la province & une grande partie des troupes, à cause que le roi l'avait faite la capitale depuis la prise de Leaoyang.

p.390 Cet ordre que les Chinois avaient mis à leur défense, arrêta les courses des ennemis, & les obligea à ne rien entreprendre jusques à l'an 1625. Ce fut alors qu'après avoir tenté inutilement la fidélité de Maouenlung par les propositions les plus avantageuses du monde, ils assiégèrent Ningyuen avec une multitude de soldats presque innombrable. Pour gagner Maouenlung, ils lui offrirent la moitié de l'empire de la Chine, s'il voulait se joindre à eux, & les aider à en achever la conquête ; mais comme il n'était pas moins fidèle que généreux, ayant rejeté toutes leurs promesses, il les obligea de lever le siège, après leur avoir fait perdre dix mille hommes devant la place, & entre autres le fils du roi. La perte de ce prince leur fut si sensible, que ne cherchant que l'occasion de la venger, & ayant trouvé que la mer était glacée, ils passèrent dans l'île de Thaoyuen, où ayant surpris la garnison qui était composée de dix mille hommes, ils la taillèrent toute en pièces & passèrent tous les habitants au fil de l'épée. Ayant assouvi leur rage, par cette sanglante boucherie, ils se retirèrent dans la Tartarie, pour y faire de nouveaux préparatifs de guerre.

On jouit d'un assez grand repos jusqu'à l'an 1627 que Thienki mourut en la fleur de son âge, & avec lui toute la gloire de la Chine. Son frère Zunchin lui succéda, prince que la perfidie de ses ministres rendit le plus malheureux empereur qui fut jamais, comme nous verrons dans la suite de cette histoire. Au même temps les Tartares

perdirent leur roi Thienmin, qui ne méritait pas de vivre, après avoir fait mourir si cruellement une infinité de monde. Thienzung son fils & son successeur, se gouverna d'une manière bien différente de celle de son père. Car il traita les Chinois fort doucement, & je ne doute point que, s'il eut vécu plus longtemps, il n'eût gagné les esprits par cette modération. Son exemple servira beaucoup à son fils, car il **conquêtera** plus de provinces par l'imitation de la clémence de son père, que son aïeul n'en avait dompté par la terreur de ses armes.

Cette année les troupes de Maouenlung, n'étant plus occupées à courir sur les ennemis, elles commencèrent à piller les alliés <sup>p.391</sup> de la Chine ; principalement les habitants de la province de Hienkien, qui est dans le royaume de la Corée. Ces peuples furent tellement outrés du mauvais traitement qu'on leur faisait, qu'ils s'allèrent jeter entre les bras des Tartares. Ces perfides trahissant leur patrie, leur roi, & l'empereur de la Chine, les invitèrent à entrer dans le royaume de Corée, leur représentant que les troupes chinoises ne se défiant point des peuples de ce royaume, il serait très facile de les surprendre, & de les tailler en pièces, s'ils voulaient se déguiser, & se joindre à eux pour exécuter cette entreprise. La proposition fut très agréable au roi, qui donna ordre à un de ses lieutenants de conduire promptement une armée au lieu destiné. Les Chinois qui avaient mis pied à terre, & qui couraient de côté & d'autre pour piller à leur ordinaire, furent étrangement surpris lorsqu'ils virent qu'on les chargeait si vertement. Les Tartares donnant d'abord avec chaleur, & ayant mis le désordre parmi les ennemis, en tuèrent grand nombre ; jusqu'à ce que Maouenlung reconnaissant les Tartares & ralliant ses troupes, se mit à soutenir leur attaque avec beaucoup de générosité. Ayant longtemps opiniâtré le combat, il fallut enfin songer à la retraite, laquelle il fit avec beaucoup de sagesse, en amusant l'ennemi avec une poignée de soldats, cependant que les troupes montaient sur les vaisseaux pour gagner l'île.

Les Tartares voyant qu'ils n'avaient pas eu grand avantage dans cette rencontre, & que le général de l'armée ennemie n'était pas tombé

entre leurs mains, quoique ce fût le plus ardent de leurs souhaits, s'imaginèrent qu'on les avait joués. C'est pourquoi déchargeant leur rage sur les rebelles, qui les avaient conduits, ils les passèrent tous par le fil de l'épée. En suite de quoi ils commencèrent à ravager les quatre provinces de ce royaume les moins éloignées de la frontière de leur pays. Cette conduite des Tartares fut désapprouvée du roi, lorsqu'il l'eut apprise. Cependant le roi de Corée voyant que les Tartares désolaient son royaume, lève des troupes pour leur résister. Maouenlung de son côté ayant assemblé de nouvelles forces revient sur ses pas, afin de rendre la pareille à ses <sup>p.392</sup> ennemis, qui s'efforçaient de passer les montagnes qui ne sont qu'à sept lieues de la capitale du royaume : mais le roi de Corée qui s'était saisi de ce passage avec une forte armée, leur disputait l'entrée du détroit qui conduit à cette ville. À peine les deux armées avaient-elles attaché le combat, que Maouenlung qui venait à grandes journées, commença à charger en queue les Tartares. Ceux-ci se voyant enveloppés font ferme de tous cotés, & soutiennent l'effort des deux armées. L'événement de cette bataille fut merveilleux. Nulle des trois armées ne vainquit & toutes trois furent presque vaincues. Les Tartares y perdirent cinquante mille hommes, le roi de Corée soixante & dix mille, & les Chinois demeurèrent presque tous sur la place. Car c'était contre eux que les Tartares combattaient avec plus de rage, sachant que ce n'était qu'en leur passant sur le ventre qu'ils pourraient trouver un chemin pour se sauver dans la Tartarie, où ceux qui restèrent après la bataille, se retirèrent aussitôt. Durant leur absence, le roi de Corée ayant fait promptement des recrues, pour réparer en quelque façon les débris de son armée, reprit en peu de temps tout ce que les Tartares avaient conquis.

Cette perte n'empêcha pas les Tartares d'occuper la partie orientale de la province de Leaotung, & de faire des courses & des ravages dans celle qui tire vers l'occident ; mais ils ne purent jamais s'établir dans celle-ci, où ils furent souvent maltraités : depuis que sept canoniers portugais arrivés dans cette province eurent enseigné aux Chinois la manière de faire jouer l'artillerie & que le vice-roi Ignace, qui était un

généreux chrétien, dont nous parlerons dans la suite de l'histoire, eut le commandement absolu sur toutes les troupes de cette frontière.

Sur ces entrefaites l'empereur Zunchin envoie dans cette province de nouvelles forces sous la conduite du général Yuen, auquel il avait donné un pouvoir très ample pour traiter de la paix avec les Tartares, & même le commandement de la faire s'ils la voulaient recevoir à des conditions raisonnables. La paix avec les étrangers lui était nécessaire, afin de pouvoir arrêter les désordres que faisaient des troupes de voleurs qui <sup>p.393</sup> commençaient à désoler les provinces, & qui causeront enfin la ruine totale du royaume. Yuen était un esprit de **fourbes**<sup>2</sup> & d'intrigues, également éloquent dans les discours qu'il prononçait de vive voix. & dans ceux qu'il couchait sur le papier ; en quoi il avait un avantage incroyable par dessus tous les autres ministres d'État. Il les embarrassait tellement par ses raisons, lorsqu'il était question de traiter dans le conseil de quelque affaire de guerre, que le roi & les autres magistrats croyaient, que sans lui l'empire ne pouvait subsister. Et il faut confesser que, s'il eût eu autant de fidélité pour son roi & d'amour pour sa patrie, qu'il avait d'adresse & de conduite, il eût pu rendre au public des services de grande importance. Mais son avarice insatiable lui ayant fait recevoir une somme prodigieuse d'or & d'argent que les Tartares lui offrirent, il employa tous ses artifices pour faire réussir leurs desseins. Le premier service qu'il leur rendit, fut de perdre Maouenlung, qui était l'homme du monde dont les ennemis de la Chine souhaitaient le plus d'être défaits, à cause que sa valeur arrêta le cours de toutes leurs victoires, & que sa fidélité était à l'épreuve de toutes leurs tentations. Il invita donc à un festin ce grand capitaine, & l'empoisonna. Ensuite de cette trahison, il en fit une autre à son roi, concluant la paix avec l'ennemi à des conditions très désavantageuses pour la Chine. Le courrier les ayant apportées à Zunchin, il les déchira de rage. Yuen pour l'obliger à les accepter, conseille aux Tartares l'an 1630 d'entrer dans la province de Pequim par un chemin éloigné des postes qu'il tenait, leur promettant qu'il les laisserait faire. Ils avaient tant de confiance en lui, depuis qu'ils avaient reconnu son avarice,

qu'ils suivent son conseil, mettent tout à feu & à sang dans la campagne & se présentent devant Pequim. Les grands de la cour pressaient déjà le roi de gagner les provinces qui sont plus au Midi, mais il leur répondit qu'il aimait mieux mourir que de fuir, & défendit que personne ne se retirât de la ville. L'ennemi vint plusieurs fois à l'assaut, mais il fut toujours repoussé avec perte. Le roi qui ne savait pas encore les pratiques d'Yuen, lui mande de venir à grandes journées, pour obliger le Tartare à lever le siège. Le traître obéit, ne voulant <sup>p.394</sup> pas se déclarer ouvertement : il s'approche de Pequim, du côté qui n'était pas investi par les assiégeants de façon que la ville qui est prodigieusement grande, séparait ces deux armées, qui étaient à la vue de cette place : il temporise, évitant avec adresse la rencontre de l'ennemi : & fait représenter au roi qu'il était plus à propos de se tenir au traité de paix que de hasarder le royaume par un combat incertain. Ce perfide n'avait point d'autres pensées, que de retourner en sa maison avec les richesses que son infidélité lui avait acquises. Mais ses longueurs ayant ouvert les yeux au roi, il vit bien qu'il était trahi, & ne découvrant à personne ce qu'il en pensait, il fit semblant de vouloir tenir un conseil de Guerre pour prendre une dernière résolution. Il mande à Yuen qu'il y vienne prendre sa place ; il le fait entrer par dessus la muraille, ne voulant pas qu'on ouvrît les portes, disant qu'il y aurait danger de quelque surprise de la part de l'ennemi. Mais ce fut la peur qu'il avait de ses propres troupes qui le fit résoudre à ne point permettre qu'on les ouvrît à ce général. Yuen entra sans crainte dans le palais, s'imaginant que s'il y eût eu quelque danger, les courtisans qui étaient à sa dévotion, l'en eussent averti. Mais cette espérance le perdit, car ni ses partisans ni les autres grands de la cour ne savaient rien du dessein du roi. Le perfide n'est pas plutôt entré dans la salle, que le roi le fait arrêter, on l'interroge en trois mots, & aussitôt on le poignarde. Les Tartares ayant appris cette mort, lèvent le siège & ravageant tout le plat pays, avant que les Chinois eussent un nouveau général, donnent jusqu'à la province de Xantung, d'où ils retournèrent en celle de Leaotung chargés d'une infinité de dépouilles.

Depuis ce temps-là jusqu'à l'an 1636, la fortune partagea ses faveurs entre les deux partis, leur donnant l'avantage tour à tour ; mais jamais les Tartares ne mirent le pied dans la Chine, qu'ils n'en fussent aussitôt chassés. Thienzung, roi des Tartares, étant mort la même année, Zungté son fils lui succéda, qui est le père de l'empereur qui est maintenant maître de la plus grande partie de la Chine.

Zungté, avant que de monter sur le trône, avait fait paraître une prudence incroyable & donné des marques illustres de <sup>p.395</sup> toutes les vertus que l'on peut souhaiter en un roi, & principalement de la clémence. Son père l'ayant envoyé dès son bas âge pour apprendre les sciences, les coutumes & la langue de la Chine, il y réussit admirablement, ayant demeuré longtemps dans ce royaume habillé en Chinois, sans être reconnu pour ce qu'il était. Il gouverna tout autrement que ses ancêtres, à l'imitation de son père, duquel il surpassa la clémence & la bonté. Car cet incomparable prince voyant que la cruauté de ses prédécesseurs les avait empêchés de faire des grandes conquêtes dans la Chine, tempéra la rigueur dont ils usaient envers les vaincus, afin de les gagner par amour aussi bien que par les armes. Il faisait toutes sortes de caresses aux Chinois de quelque qualité qu'ils fussent, & les invitait humainement à prendre parti dans les troupes, lorsqu'ils avaient été faits prisonniers de guerre, ou leur donnait la liberté, s'ils avaient de la répugnance à le faire. La renommée de cette bonté du roi attira à son service grand nombre de seigneurs chinois, qui n'ont pas peu contribué à la conquête de cette monarchie. Tant il est vrai que l'amour est une machine plus puissante que les armes pour gagner un royaume ; & qu'au contraire la rigueur fait perdre les empires, que la puissance jointe au bonheur, semble avoir établis sur des fondements tout à fait inébranlables.

La cour de ce prince était un asile ouvert à tous les grands qui craignaient d'éprouver l'injuste colère du roi de la Chine. Le nombre n'en était pas petit, à cause de la politique de ces empereurs, qui a quelque chose de bien cruel, quoiqu'en apparence il soit nécessaire, à cause de l'avarice & de l'infidélité de quelques-uns. C'est la coutume

dans cette cour de faire mourir les officiers qui n'ont pas bien réussi dans leurs emplois, l'empereur s'imaginant que le succès funeste d'une entreprise doit plutôt être imputé à la négligence ou à la trahison de celui qui la conduit, qu'à l'inconstance de la fortune. C'est pourquoi si un général d'armée perd une bataille, si un gouverneur ne peut empêcher l'ennemi d'envahir sa province, les peuples de se révolter, les soldats de faire sédition, ils doivent s'attendre qu'on leur ôte la vie.

p.396 Cette maxime du gouvernement des Chinois me donne sujet de raconter ce qui arriva au vice-roi Ignace, qui ne s'est pas rendu moins remarquable par l'exacte fidélité qu'il a gardée à Dieu & à son prince, que par son incomparable valeur. Toute la Chine fut étonnée de voir qu'il aimât mieux, quoiqu'il fût très innocent, mourir de la main d'un bourreau, que de trahir la fidélité qu'il devait à son roi. Il pouvait se réfugier dans la cour du roi des Tartares, où il eut été reçu avec honneur ; il pouvait, en acceptant l'offre de ses soldats, qui lui promettaient de le suivre partout où il les conduirait, éviter l'effet de l'injuste arrêt que le prince devait prononcer contre son innocence ; il pouvait même occuper l'empire avec le secours de ses soldats, mais il eut toujours moins de peur du supplice que du crime qu'il eût pensé commettre en abandonnant sa patrie. Ayant remporté plusieurs victoires sur les ennemis, & repris grand nombre de villes, il était sur le point de ruiner entièrement leurs forces, lorsque ses troupes s'étant mutinées faute de paye, elles pillèrent une ville qui était sous l'obéissance du roi. Ignace avait adressé plusieurs requêtes à l'empereur, par lesquelles il lui remontrait qu'il était impossible de faire garder la discipline dans une armée, si les soldats ne sont payés ; mais ceux qui étaient au cabinet les supprimaient, afin de le désobliger.

Ils ne l'aimaient point à cause qu'il ne savait pas gagner leur faveur par présents, comme faisaient les autres. De plus, agissant en véritable chrétien, il rendait la justice dans sa province avec une pureté inviolable & incorruptible. Les officiers qui étaient sortis de charge lui recommandaient quelquefois certaines affaires de personnes amies, ou qui les avaient gagnés par argent, pour les obliger à solliciter en leur



faveur ; mais il n'avait aucun égard à leurs sollicitations, lorsque sa conscience y était intéressée. Ceux-ci, piqués contre lui comme s'il eut fait cela par mépris, le décriaient à la cour, & le voulant perdre, priaient leurs amis qui étaient en faveur d'empêcher qu'on ne lui envoyât point d'argent pour le paiement de la milice. Outre cela, plusieurs magistrats ne pouvaient souffrir qu'étant seulement licencié, il eût un emploi qui ne devait être, à leur avis, p.397 rempli que par un docteur. Après que la sédition fut apaisée, les soldats reconnaissant le danger où ils avaient réduit leur général, le pressent de s'emparer de la province, de se déclarer roi, & de les mener à Pekim pour exterminer les ministres d'État, qui ne pensaient qu'à venger leurs injures particulières au lieu de servir le roi. Mais ayant rejeté leurs propositions, il les retient dans le devoir par son autorité, & fait punir quelques-uns des plus coupables. Cette fidélité méritait un autre traitement que celui qu'on lui fit, en lui envoyant un successeur & un ordre de venir à la cour. Il voyait bien qu'il allait à la mort, & ses soldats n'en doutaient point ; c'est pourquoi ils courent aux armes tous enrégés, & protestent qu'ils ne souffriront point qu'il s'en aille. Mais c'est en vain, parce qu'il veut obéir aux ordres de son prince, & qu'il préfère la mort à l'infidélité. Plusieurs de ses soldats ne suivirent pas l'exemple qu'il leur avait donné, de garder inviolablement la foi au prince & à la patrie ; car ils s'en allèrent prendre parti chez les Tartares, qui leur ont donné des charges très importantes dans les provinces de la Chine, qu'ils ont occupées, & même à quelques-uns le titre de souverains.

Au reste, les Chinois commençaient à ne plus rien craindre de la part des Tartares, ayant fortifié la partie occidentale de la province de Leaotung, & mis une puissante armée dans l'île du Cu, qui arrêtait tous les desseins des ennemis qui avaient conservé leurs conquêtes dans la partie orientale de la province.

C'est pourquoi le roi tourna tous ses soins & toutes ses forces contre les rebelles, qui avaient allumé le feu de la guerre civile au milieu de son royaume. Jusques ici je n'en ai parlé qu'en passant ; il faut maintenant que nous en traitions plus au long, afin de voir comment

ces dissensions intestines ont donné moyen aux Tartares d'occuper ce florissant empire. Les premiers qui remuèrent furent les voleurs de la province de Suchuen, qui eurent tant de hardiesse & de bonheur qu'après avoir pillé plusieurs villes de moindre importance, ils mirent le siège devant Chingtu. Cette capitale était perdue si la vaillante amazone venant à son secours ne les eut obligé à lever le siège. Comme leur armée n'avait pas été entièrement défaite, ils se retirèrent dans les <sup>p.398</sup> montagnes, pour y ramasser de nouvelles troupes de voleurs. Leur exemple fit naître de semblables mouvements dans la province de Queicheu. Un seigneur, à qui on avait fait injustice dans la décision d'un procès, se mit à la tête des rebelles, tua les auteurs de cette injuste sentence, & défit les troupes du vice-roi : mais on en mit incontinent sur pied de nouvelles qui battirent à leur tour ces séditeux, sans toutefois les pouvoir entièrement exterminer. La famine qui était grande dans les provinces septentrionales, & qui avait été causée par une prodigieuse quantité de sauterelles, qui avaient désolé toutes les campagnes, produisit de pareils désordres dans celles de Xensi & de Xantung. Les voleurs qui s'y rassemblèrent d'abord n'étaient pas en grand nombre ; c'est pourquoi ils ne s'attaquaient qu'aux villages & aux bourgs, où ils exerçaient leurs brigandages, & ensuite se cachaient dans les montagnes. Plusieurs voyant avec quelle facilité on trouvait non seulement des vivres, mais encore des sommes immenses d'or & d'argent, lorsqu'on voulait ouvertement, s'allèrent joindre à ceux qui avaient les premiers levé l'étendard. Ces bandes croissaient de plus en plus, l'empereur mettant les peuples au désespoir par la rigueur, avec laquelle il exigeait les tributs ordinaires qu'on payait durant les années les plus fertiles. Les gouverneurs n'ayant pu étouffer le mal dans ses commencements, il fut terrible dans son progrès. On vit dans les provinces huit corps d'armée, commandés par des chefs, qui se voyant la force en main, prétendaient tous à l'empire. La jalousie qu'ils avaient les uns des autres les ayant fait battre ensemble, il ne resta que deux chefs principaux, qui invitèrent les troupes des généraux qui avaient été tués à suivre leur fortune. Ceux-ci voyant qu'au cas qu'ils fussent pris par les gouverneurs, ils ne pouvaient éviter le dernier supplice, ne

se firent pas beaucoup presser pour prendre parti dans les troupes des victorieux. Licungz, & Changhienchun <sup>1</sup>, c'est ainsi que s'appelaient ces capitaines de voleurs, qui étaient des esprits très dangereux, afin de n'avoir rien à démêler ensemble, partagèrent entr'eux toute la Chine, l'un prenant le Septentrion & l'autre le Midi pour s'y établir. p.399 Changhienchun pillait & ravageait les provinces d'Huquang & de Suchuen, cependant que Licungz, s'emparait de celles d'Honan & de Xensi. C'est de ce dernier qu'il faut que nous racontions premièrement les succès, à cause que c'est lui qui a donné l'occasion aux Tartares d'envahir la Chine & nous éviterons par ce moyen la confusion, qui naîtrait infailliblement du mélange des aventures de ces deux rebelles.

L'an 1641, après avoir pillé dans la province de Xensi une infinité de villes & de bourgades, ces voleurs entrèrent dans celle d'Honan, qui est une des plus délicieuses de la Chine. Ils eurent la hardiesse de mettre d'abord le siège devant Caïfung, qui est la capitale ; mais ils furent si malmenés par la garnison qui était forte, & par l'artillerie qui fut très bien exécutée, qu'ils furent contraints de lever le siège. Ayant manqué cette place, ils font le dégât dans la compagnie ; & se jettent sur les villes d'alentour. Ils s'enrichirent par le sac de ces places, grossirent leurs troupes, & s'étant fournis de toutes sortes de provisions, retournèrent au siège de la capitale. Ils avaient reconnu dans la première attaque, qu'il était difficile de l'emporter de force ; c'est pourquoi ils se résolurent de la prendre par famine. Quoique la place eût près de trois lieues de tour, ils ne laissèrent par de la bloquer si étroitement, qu'on n'y pouvait rien faire entrer. Durant deux mois qu'on avait amusé ailleurs ces troupes des rebelles, les magistrats avaient fait venir grande quantité de vivres ; & toutefois il n'y en avait que pour six mois ; la province qui est très fertile, n'en pouvant fournir davantage, à cause que l'année n'avait pas été heureuse. La résistance des assiégés fut très opiniâtre, car ils attendirent le secours jusqu'à l'extrémité, endurant les rigueurs d'une faim plus cruelle que celle de Jérusalem. La livre de riz valait un marc d'argent ; de vieux cuirs moisés du même

---

<sup>1</sup> [c. a. : Li Zicheng et Zhang Xianzhong.]

poids coûtaient dix écus ; on vendait publiquement la chair humaine, & on croyait que c'était une action de piété, de jeter dans les rues les corps morts, afin qu'ils servissent de nourriture à ceux qui devaient être bientôt dévorés. Cette ville est située au Midi dans une vaste campagne, à une lieue d'une rivière grande <sup>p.400</sup> & rapide, que les Chinois nomment Hoang ; & nous l'appelons la rivière Jaune, à cause de la couleur de ses eaux. Le canal de ce fleuve est plus haut que la ville, c'est pourquoi on a fait de grandes levées revêtues de pierre de taille pour empêcher les inondations. Enfin, le secours parut sur ces levées. Celui qui le conduisait s'imagina qu'en coupant les digues qui retenaient le fleuve dans son lit, il noierait tous les rebelles, sans que la ville en fût incommodée. Mais il arriva que la rivière étant extraordinairement enflée par les pluies de l'automne, & les brèches, qu'on fit à la chaussée, étant trop grandes, non seulement une grande partie des rebelles fut noyée, mais aussi toute la ville fut inondée ; où il y eut plus de trois cent mille personnes enveloppées dans ce déluge. Les maisons furent abattues par la violence des vagues, si bien qu'il ne resta plus de cette grande ville, qui fut autrefois le séjour des empereurs, qu'un grand lac au milieu d'une campagne. L'église des chrétiens y fut renversée, & le père Rodrigue de Figueredo de la Compagnie de Jésus y mourut, en assistant son troupeau. Il pouvait se retirer du danger, mais il ne voulut pas abandonner les chrétiens, lorsqu'ils avaient plus de besoin de son assistance.

Ce malheur arriva le 9 d'octobre de l'an 1642. En ce même temps Licungz prit la qualité de roi, se faisant appeler Xunuang, c'est-à-dire, le prince fortuné. Il rentra aussi dans la province de Xensi, & s'en rendit le maître, ayant déjà réduit celle d'Honan presque toute sous son obéissance. La garnison de Sigan, qui est la capitale, lui fit quelque résistance ; mais au bout de trois jours il la surprit, & l'exposa autant de temps au pillage de ses soldats pour récompenser leur valeur. Ensuite, il fit amener dans la ville tous les vivres de la province, afin de tenir en bride les peuples par ce moyen, & faire souffrir les troupes de l'empereur qui ne pourraient plus y subsister. Il était déjà si assuré de

conquêter tout l'empire, qu'il commença pour lors à prendre le titre d'empereur, & à donner à la famille qu'il voulait établir, en la place de celle qu'il espérait ruiner, le nom de Thienxun, qui est un mot chinois, lequel signifie obéissant au Ciel. Il l'avait <sup>p.401</sup> choisi pour faire croire à ces peuples superstitieux, que c'était la volonté du Ciel qu'il fût empereur, afin qu'il les délivrât de la cruauté des ministres d'État qui les opprimaient. Cette invention était excellente pour gagner les Chinois, qui croient qu'un homme ne saurait occuper un empire par force ou par finesse, si le Ciel ne lui en a destiné la possession. Mais pour faire voir avec combien de raison il portait cette qualité, il commença à traiter très humainement les peuples, défendant à ses gens d'user envers eux de la moindre violence. Il déchargeait toute sa rage sur les magistrats, demandait de grosses rançons aux officiers, qui étaient sortis de charge ; mais toutefois proportionnées à leur pouvoir ; & donnait aux villes conquises de nouveaux gouverneurs, auxquels il faisait des défenses très sévères de maltraiter ses sujets. Cette conduite lui acquit l'affection des peuples, qui étaient soumis à sa domination, principalement quand il les eut exemptés de payer les tributs que l'on exigeait d'eux auparavant. Deux Pères de la Compagnie de Jésus, qui étaient dans cette ville, reçurent quelque déplaisir, lorsque les soldats commencèrent à saccager la ville ; mais dès aussitôt qu'ils eurent été reconnus pour étrangers, on les traita avec beaucoup de courtoisie.

En ces entrefaites, la division des grands de la cour, qui avait commencé sous Thienki, donna le dernier coup à l'empire, qui était déjà furieusement ébranlé. La faveur de l'eunuque Gueï, qui était monté à un si haut point de grandeur, que non seulement il gouvernait tout l'État ; mais encore le roi Thienki ne l'appelait que son bon Père, fut la principale cause de tout le mal. Celui-ci abusant de la puissance que le prince lui avait donnée, faisait mourir pour des fautes très légères ceux qui ne lui plaisaient point : & c'était assez pour être ennemi de cet efféminé, d'avoir manqué à toutes les bassesses qu'inspire aux âmes lâches la complaisance & la flatterie. À la vérité, il semble qu'il fit assez

bien dans le ministère ; mais il jeta les semences de tous les malheurs de la Chine, en irritant par cette humeur impérieuse plusieurs grands du royaume, & même le prince Zungchin, qui était l'héritier présomptif de la couronne & qui en effet, malgré toutes les oppositions de l'eunuque, succéda à <sup>p.402</sup> Thienki, qui était mort sans enfants. Depuis ce temps-là les ministres se partagèrent en deux factions, & sous prétexte de vouloir réformer l'État, le renversèrent de fond en comble. Car les deux partis ne songeaient qu'à se perdre l'un l'autre, & le malheureux Zunchin en voulant apporter quelque remède à un désordre si funeste, se rendit ennemis les principaux d'entre les eunuques & les mandarins. Car étant monté sur le trône, il fit mourir l'eunuque, avec plusieurs de sa faction, & persécuta à toute outrance ceux qui l'avaient servi durant sa faveur. Voici en peu de mots l'invention de laquelle ce prince se servit pour l'éloigner de la cour, & le perdre avec plus de facilité. Il lui donna une commission très honorable, qui fut de visiter les tombeaux de ses ancêtres, pour voir si la dignité de l'ouvrage répondait à celle des morts qui y étaient enfermés. L'eunuque ne put raisonnablement s'excuser d'un emploi si glorieux ; mais lorsqu'il fut sur le chemin, il reconnut bientôt le dessein qu'avait eu l'empereur, en s'adressant à lui. Car comme il fut arrivé en un certain endroit que le prince avait marqué, on lui présenta une boîte d'or, où il y avait un cordon de soie avec lequel on lui fit commandement de s'étrangler.

Cette mort qui nous paraît honteuse, à cause des coutumes de l'Europe, est estimée la plus honorable parmi les Chinois. Le châtement de cet eunuque ayant irrité plusieurs personnes des deux partis, il y eut des traîtres, qui violant la fidélité qu'ils devaient à leur roi, commencèrent à avoir des intelligences avec les rebelles. Les secrètes pratiques de ces perfides mirent un désordre général dans toutes les affaires. Car ou l'on n'envoyait point d'armée pour résister aux voleurs, ou les généraux laissaient à dessein échapper les occasions de bien faire, de peur de contribuer à la gloire des ministres d'État leurs ennemis, si durant leur ministère, & par leurs conseils, on eut remporté

quelque victoire. Ces brouilleries de la cour furent si favorables aux entreprises des rebelles, que leur général put dire en se présentant pour entrer dans Pequim, *je suis venu, j'ai vu, & j'ai vaincu*. Car cependant que les grands de la cour partagés en deux factions, se choquaient les uns les autres, Licungz ayant <sup>p.403</sup> puissamment établi sa domination dans la province de Xensi, tourne ses armes contre les provinces qui sont à l'Orient. Il passe le fleuve d'Hoang sans aucun danger, parce qu'encore que ses vagues soient très impétueuses, & son canal très profond, il n'y avait personne qui lui disputât le passage. Ayant traversé cette rivière qui sépare les provinces de Xensi & de Xansi, dont la première est à son couchant, & l'autre à son orient, il emporta facilement la première place qu'il rencontra. Ce fut Kiangcheu, une des plus riches villes de la province, située au Midi, & assez près de ce grand fleuve. La prise de Kiangcheu donna le branle aux autres places, qui se rendirent, ou par la crainte qu'elles avaient de la cruauté du vainqueur, si on résistait à ses armes, ou par l'amour de la nouveauté qui nous fait souhaiter de changer de gouvernement, comme si nous en devons être plus heureux. Mais il arrive souvent que dans ces changements on trouve des maîtres plus fâcheux que ceux qu'on avait auparavant. La seule capitale fit résistance durant quelques jours, ce qui fut cause que les assiégeants tuèrent tous les anciens magistrats, & en donnèrent d'autres à leur fantaisie.

Lorsque l'empereur sut que Licungz était entré dans la province de Xansi, laquelle confine à celle de Pequim, il envoya promptement le grand colao avec une puissante armée, pour amuser les voleurs, s'il ne pouvait les défaire. Mais ces troupes ne servirent qu'à renforcer l'armée des ennemis, parce que la plupart des soldats de l'empereur prirent parti parmi ces rebelles, & le malheureux Lius, c'est ainsi que s'appelait ce colao, se voyant au désespoir s'étrangla lui-même. Ces nouvelles étant venues à la cour, l'empereur crut que pour la sûreté de sa personne, il fallait se retirer de Pequim, qui est la capitale des provinces du septentrion, & gagner Nankim, qui tient le même rang parmi celles qui sont au Midi. Tous les grands de la cour lui conseillèrent de tenir

ferme dans Pekim ; & ses amis aussi bien que ses ennemis tombaient d'accord en cela, ceux-ci pensant que s'il y demeurait, il leur serait plus aisé de le livrer au chef des rebelles, avant que leurs pratiques fussent découvertes ; & ceux-là jugeant que la résistance, que le roi ferait dans la capitale de <sup>p.404</sup> l'empire, donnerait de l'assurance à ceux de son parti, & les obligerait à venir de tous les endroits du royaume pour seconder sa générosité. Certes, ce conseil eut été sagement donné si la cour n'eût point eu de traîtres.

Cependant Licungz qui n'avait pas moins de conduite que de hardiesse, joignant dans cette rencontre les ruses à la force, fit couler secrètement dans Pekim grand nombre de ses soldats déguisés en marchands, à qui il donna de l'argent pour louer des boutiques, & trafiquer, jusqu'à ce qu'il se présentât devant les murailles. Ces gens de sac & de corde gardèrent inviolablement le secret de leur maître, en attendant qu'il parût, pour commencer à mettre le trouble dans la ville. Mais ce général ne voulant pas manquer son coup, après avoir ainsi disposé ses soldats, gagne le président de la Chambre, qui juge de toutes les affaires de la milice. On dit que celui-ci croyant que la fortune du roi était dans un état où il n'y avait point de ressource, s'accommoda avec les rebelles, & promit de leur livrer la ville afin de se maintenir par ce service. Quoiqu'il en soit, Licungz fait marcher ses troupes en grande hâte droit à Pequim. La garnison qui était très forte se met en défense : on braque une infinité de canons sur les remparts ; mais on ne chargeait qu'avec de la poudre, l'artillerie que l'on tirait du côté par où l'ennemi attaquait la ville. Ce fut au mois d'avril de l'an 1644 que les assiégeants entrèrent par une porte, qui leur fut ouverte avant le lever du Soleil. Les soldats de la garnison qui étaient demeurés fidèles ne firent pas longue résistance ; parce que les voleurs déguisés, qui étaient entrés longtemps auparavant, s'étant joints aux traîtres qui avaient vendu la place, les mirent tous en désordre. Cependant Licungz passe au milieu de la ville, attaque le Palais, & l'emporte malgré tous les efforts des plus fidèles eunuques qui lui en disputaient l'entrée. L'ennemi était déjà maître de la première enceinte des murailles du



Palais, que l'empereur ne savait seulement pas ce qui se passait. Les plus puissants d'entre les eunuques, qui étaient d'intelligence avec l'ennemi, différant de l'avertir jusqu'à ce qu'il ne pût échapper. Dès que le roi apprit que Licungz était dans le palais, il demanda s'il n'y avait point de moyen de sortir ; & p.405 comme on lui eut répondu que tous les chemins étaient fermés, il écrivit de son propre sang une lettre, dans laquelle il le pria d'avoir pitié du peuple qui était innocent, & de le venger de la trahison que ses courtisans lui avaient faite, puisque le Ciel lui en donnait la puissance, en le faisant monter sur son trône. Ensuite, voyant sa fille, qui était déjà en âge d'être mariée, & craignant que le victorieux ne lui ôtât l'honneur, il prit une épée & lui en coupa la tête. Puis descendant dans les jardins du palais, il délia ses jarretières, & se pendit à un prunier. Cet empereur fut le plus malheureux de tous les princes, comme il fut le dernier de la famille de Thamin. Car encore que les Chinois aient créé des rois après sa mort, ainsi que nous le raconterons dans la suite de l'histoire, toutefois on ne les met pas entre les empereurs, à cause qu'ils n'ont eu en leur puissance qu'une partie de la Chine. Ainsi cette famille si puissante qui avait été établie par un voleur, a été éteinte par un autre voleur. La reine, le grand colao, & quelques eunuques fidèles au roi, ayant suivi l'exemple du prince, ces jardins si délicieux devinrent un lieu d'horreur par la mort de tant de personnes. Les plus fidèles sujets du roi qui étaient dans la ville se donnèrent aussi la mort, se noyant ou s'étranglant, car ces malheureux peuples s'imaginent que le plus haut point de la fidélité est de mourir avec leur roi, de peur d'être tués par les vainqueurs, ou obligés à se soumettre à leur puissance.

Pendant que cette funeste tragédie se jouait dans les jardins du Palais, Licungz montait sur le trône de son prince, où l'on dit qu'étant assis il parut fort inquiet, & que ce trône venant à chanceler, sembla donner un présage que sa domination ne serait pas de longue durée. Le lendemain, il fit mettre en pièces le corps de Zunchin, disant, pour excuser un traitement si barbare fait à un mort & à un empereur, qu'il l'avait bien mérité par la cruauté qu'il avait exercée sur ses sujets. Ce

tyran avait bien mauvaise grâce de parler de la sorte des violences de son prince légitime, après avoir lui-même fait mourir une infinité d'innocents dans les injustes & sanglantes <sup>p.406</sup> guerres que son avarice & son ambition lui avaient fait entreprendre. Mais c'est l'ordinaire des hommes de condamner en la personne des autres, ce qu'ils font eux-mêmes. Il ne se contenta pas de traiter avec tant d'inhumanité le corps de son prince, il fit chercher ses trois fils, & les deux jeunes ayant été trouvés, il les fit conduire hors de la ville, & sans être touché par l'innocence de leur âge, commanda qu'on leur coupât la tête. Il eut fait le même traitement à l'aîné s'il fut tombé entre ses mains ; mais on crut que, puisqu'il ne paraissait point, il s'était jeté dans l'eau, ou s'était sauvé en fuyant. Ce barbare avait caché durant quelque temps ses mauvaises inclinations, afin de gagner les bonnes grâces des peuples par sa feinte douceur ; mais pour lors il leva le masque, & se déclara. Ayant fait chercher dans la ville toutes les personnes les plus considérables, il en fit mourir plusieurs par des tourments horribles, & condamna les autres à lui payer des sommes immenses d'argent. S'étant réservé le palais royal, il abandonna la ville au pillage des soldats, qui commirent toutes les cruautés, que l'on doit attendre dans de semblables rencontres de la rage des personnes les plus barbares. Cette inhumanité lui fera perdre l'empire, qu'il avait conquis si heureusement, & qu'il aurait pu conserver, s'il eût été plus modéré dans la bonne fortune. Entre les grands de la cour qu'il fit prendre, il y avait un sage vieillard nommé Vs, dont le fils qui s'appelait Usangué [Wu Sangui] était général de toutes les troupes, que l'empereur Zunchin avait envoyées dans la province de Leaotung, pour s'exposer aux Tartares. Licungz menaça ce misérable père de lui faire souffrir une mort très cruelle, s'il ne commandait à son fils, par tout le pouvoir que la qualité de père lui donnait, laquelle est en très grande vénération parmi les Chinois, d'embrasser avec son armée, le parti du victorieux. Il lui protesta en même temps, que, s'il voulait lui rendre ce service, il lui donnerait & à son fils, tout ce qu'ils pourraient souhaiter. Ce bon vieillard ayant mis la main à la plume, écrivit à son fils une lettre conçue en ces termes :

« La Terre, le Ciel & les destins ont fait le changement que nous voyons. Sachez, mon fils, que l'empereur Zunchin est mort, & que ceux de la famille royale de Thamin ne <sup>p.407</sup> doivent plus rien prétendre à l'empire, puisque le Ciel l'a donné à Licungz. C'est sagesse de céder au temps, & d'obéir à la nécessité pour éviter la rigueur de celui qui est maître de l'empire, & qui a entre ses mains notre bonne & notre mauvaise fortune. Il vous fera roi, si vous voulez le reconnaître empereur, & engager vos troupes à son service ; sinon, je suis mort. Voyez, mon fils, ce que vous devez faire pour sauver la vie à celui qui vous l'a donné.

Usangué répondit à son père de cette façon :

« Celui dont vous me parlez, ne nous sera pas plus fidèle, qu'il l'a été à son roi ; & vous, mon Père, si vous avez oublié ce que vous devez à votre prince, ne trouvez pas mauvais que je vous désobéisse, puisque mon obéissance serait criminelle. J'aime mieux mourir que d'être esclave d'un voleur.

Ayant fermé sa lettre, il envoya aussitôt un ambassadeur au roi des Tartares, pour lui demander du secours contre un voleur qui s'était emparé de l'empire de la Chine ; & pour obtenir plus aisément ce qu'il prétendait, il lui fit promettre des sommes immenses d'or & d'argent, des étoffes de soie & surtout un certain nombre de Chinoises, qui était ce que le Tartare souhaitait avec plus de passion, à cause qu'il n'y a presque point de femmes dans son royaume. Le Tartare ne voulant pas laisser passer une si belle occasion d'entrer dans la Chine, se présenta dès le même jour à Usangué, avec quatre-vingt mille hommes tirés des places qu'il avait dans la province de Leaotung, & lui tint ce langage :

— Pour rendre notre victoire plus assurée, je vous conseille de faire raser vos soldats, & de les habiller comme nous afin que le voleur les prenne tous pour des Tartares ; & qu'ainsi notre nombre paraisse plus grand. Si je n'avais eu peur de trop tarder, je vous aurais amené une armée plus puissante, mais

la brièveté du temps ne m'a pas permis d'en ramasser une plus forte.

Usangué avait un si grand désir de se venger, qu'il s'accorda à tout ; sans considérer que pour chasser un tyran, il donnait entrée dans le royaume à des gens qui le ruineront tout à fait. Licungz n'eut pas plus tôt appris la jonction d'Usangué & des Tartares, que n'ayant pas le courage de résister, il abandonna Pequim, & se retirant aussi vite, qu'il y était entré emporta avec soi toutes les richesses de l'empire. Il prit la <sup>p.408</sup> route de Sigan, qui est la capitale de la province de Xensi, prétendant établir le siège de son empire dans cette grande ville qui avait été autrefois la demeure des empereurs. On dit que durant huit jours les quatre grandes portes du palais furent ouvertes, & qu'on vit continuellement sortir des porte-faix, des chevaux de charge, des chameaux, & des chariots chargés de tous les meubles les plus précieux. Ainsi tous les trésors de la couronne, c'est-à-dire, tout ce que seize empereurs avaient pu ramasser durant deux cent quatre-vingts ans fut enlevé par un voleur. La cavalerie des Tartares le poursuivit si chaudement qu'il pensa tomber entre leurs mains. Car ayant marché plusieurs jours sur les pistes de l'arrière-garde de son armée, & l'ayant enfin attrapée, ils firent un butin incroyable mais ils ne voulurent pas passer la rivière d'Hoang, pour courir après le reste des troupes, à cause qu'ils voulaient s'emparer des places de la province de Pequim, durant que tout était en désordre, & en confusion. S'étant présentés aux portes de Pequim, avec les dépouilles des vaincus & les habitants les ayant reçus dans la ville, la fortune par ce premier succès leur donna l'empire. Cependant il faut remarquer une chose très considérable, que les Tartares ne désistèrent point de leur entreprise, quoique leur roi fût mort. Car Zungté qui avait une très ardente passion de conquêter ce grand empire, mourut en sortant de la province de Leaotung, pour entrer dans la Chine, & laissa pour successeur son fils, qui n'était âgé que de six ans. En rendant l'esprit il conjura ses frères de contribuer de tout leur pouvoir à l'entreprise qu'il avait formée, & qui ne pouvait être exécutée que par leur courage ; & choisit le plus âgé

pour être le tuteur de son fils, & pour prendre la régence durant sa minorité. Les dernières paroles de ce roi mourant eurent tant d'effet sur l'esprit de ces princes ambitieux, qu'ils travaillèrent tous, avec une union admirable, à l'établissement de la grandeur de leur neveu.

Cependant Usangué ayant donné la chasse au voleur, & délivré Pequim de sa tyrannie, crut que sans différer plus longtemps, il fallait appeler l'héritier de la couronne, afin de le faire déclarer empereur de toute la Chine, & l'établir dans la capitale.

p.409 Pour cet effet il remercia les Tartares de la faveur qu'ils avaient faite aux peuples, en ruinant la fortune du tyran ; loua hautement la générosité qu'ils avaient fait paraître, en rendant cet important service à la Chine ; & les pria de recevoir les présents qu'il était obligé de leur faire. Il ajouta adroitement, que ce serait une incivilité aux Chinois, s'ils prétendaient de les retenir plus longtemps hors de leur pays ; c'est pourquoi il les suppliait de ne pas s'incommoder davantage, & de conserver toujours leur amitié à la Chine, qui espérait qu'ils oublieriaient toutes les anciennes injures, dont ils s'étaient vengés avec tant d'avantage dans les guerres précédentes, & que les deux couronnes vivraient en bonne intelligence. Les Tartares, qui avaient bien d'autres pensées, que ne s'imaginait Usangué, firent à cela une réponse préméditée, en lui représentant :

« Qu'ils témoigneraient trop d'indifférence pour le repos de la Chine, s'ils l'abandonnaient avant que d'avoir apaisé tous les troubles ; que les voleurs étaient encore trop puissamment rétablis, puisque Licungz tenait sa cour dans Sigan, qui est la capitale de la province de Xensi, & que de là il gouvernait plusieurs provinces, très riches, & très peuplées ; que la crainte qu'il avait eue des forces de la Tartarie l'ayant fait fuir, à la première nouvelle de leur retraite, il ne manquerait pas de retourner avec de puissantes troupes, qui mettraient la Chine dans un danger plus grand que celui dont elle venait d'être sauvée : que si cela arrivait, peut-être pour lors il serait impossible aux Tartares d'envoyer du secours. Qu'ainsi ce

serait beaucoup plus sagement fait d'exterminer entièrement les voleurs, pendant qu'on le pouvait faire avec facilité ; afin qu'Usangué ayant par sa conduite pacifié tout le royaume, il put le remettre entre les mains du prince, à qui la possession en était due. Que, pour ce qui était des présents qu'il leur offrait selon sa promesse, ils les estimaient en aussi grande assurance entre ses mains, que s'ils les gardaient eux-mêmes ; qu'il fallait donc se partager pour attaquer en même temps l'ennemi de tous côtés ; qu'il devait porter ses armes contre Licungz, avec une partie de ses troupes, & quelques régiments de Tartares, pendant qu'ils iraient avec le reste exterminer les rebelles qui <sup>p.410</sup> étaient dans la province de Xantung ; & qu'ainsi toute la Chine jouirait en peu de temps d'une parfaite tranquillité.

Usangué ne reconnut pas leur artifice, ou ne fit pas semblant de le voir, de peur de les irriter.

Or il faut remarquer, que les Tartares, avant que de se joindre à Usangué, lorsqu'il leur envoya demander du secours pour la première fois, dépêchèrent des courriers, pour aller dans tous les royaumes de la Tartarie, presser qu'on envoyât toutes les troupes qu'on pourrait lever, afin de conquêter l'empire de la Chine. Ils n'osaient pas se déclarer ouvertement, jusqu'à ce que ces armées, qu'ils attendaient, fussent arrivées ; mais lorsqu'ils virent cette multitude incroyable de soldats, qui étaient venus de toutes les parties de la Tartarie, ils commencèrent à ne plus dissimuler. Outre les peuples qui étaient sortis de Nieuche, de Niulhan, & de l'ancienne Tartarie, qui est plus à l'Occident ; il y avait aussi des troupes venues du royaume d'Yupi, qui tire vers la mer du Levant, au-dessus du Japon. On appelle Yupi les habitants de ce pays, à cause qu'ils font leurs cuirasses avec des peaux de poisson. J'ai rencontré aussi dans la Chine plusieurs soldats, qui étaient venus des rives de la Volga ; & j'ai jugé en les entretenant, qu'ils avaient connaissance de la Pologne, & de la Moscovie. Ils sont plus barbares que les peuples de la Tartarie Orientale, qui les appellent Alga-Tartares.

Lorsque ce puissant secours fut joint aux troupes, qui étaient d'abord entrées dans la Chine, les Tartares, ayant établi une nouvelle famille royale, qu'ils appelèrent Taïcing, & donné le nom de Xunchi à leur petit prince, qui n'avait encore que six ans, le firent proclamer empereur de toute la Chine. Cet enfant montant sur le trône où ses ancêtres avaient autrefois paru avec tant d'éclat, se comporta dans cette action avec une majesté, qui ne ressentait point l'enfant, & fit une harangue à ses oncles, aux autres officiers de l'armée, dans laquelle il montra une force d'esprit admirable.

« Votre bonheur & votre courage m'inspirent la hardiesse avec laquelle vous voyez que je manie ce sceptre. Et la fermeté que le Ciel me donne maintenant est un augure de celle de notre empire, <sup>p.411</sup> comme la crainte que Licungz fit paraître sur ce trône fut le présage de sa chute. Je sais bien que ce n'est ici qu'un commencement ; mais j'ai conçu de si grandes espérances de votre courage, que je m'estime déjà maître de la Chine, & même de toute la Terre. Les richesses de ce grand empire, & les charges plus honorables du monde, seront la récompense de votre vertu ; mais la grandeur du prix cédera toujours à celle du mérite. Cependant, c'est trop parler, il est temps d'agir, allez & achevez généreusement ce que vous avez si glorieusement commencé.

Cette harangue donna de l'étonnement à toute la cour, où l'on disait que le Ciel avait choisi cet enfant de six ans, pour la conquête de ce grand empire. Le même jour, il honora publiquement son tuteur, qui était le plus âgé de ses oncles, par tous les devoirs & les respects que l'on peut rendre à un père. C'est pourquoi les Tartares appelèrent cet oncle, Amahan, & les Chinois Amavang, c'est-à-dire, Père-roi. C'est lui qui gouvernera tout, & qui portera les affaires des Tartares à ce haut point de grandeur, où nous les verrons. Et certes, il était bien capable d'un emploi si difficile & si laborieux. Sa prudence était admirable dans le conseil ; c'était un foudre de guerre dans les batailles ; dans la conversation, il était le plus caressant du monde ; quand il fallait rendre

la justice, il était infiniment équitable ; & lorsqu'il s'agissait des intérêts de son neveu, il avait une inviolable fidélité. Il y eut aussi grand nombre de seigneurs chinois, qui contribuèrent beaucoup à l'établissement de l'empire des Tartares. Car, comme nous avons dit auparavant, s'étant retirés chez ces Barbares, afin d'éviter les effets de la colère du roi de la Chine, ils sollicitaient les peuples par leurs paroles, & leurs exemples, à se soumettre au conquérant, & donnaient des avis d'importance aux ennemis de leur patrie, qui les récompensaient de leurs services en les admettant aux premières charges du royaume.

Le même jour on envoya quelques régiments de Tartares à Usangué, & des lettres par lesquelles le nouvel empereur le créait roi, sous le nom de Pingsi ; c'est-à-dire, Pacificateur de l'Occident, & avec dépendance de l'empereur, dont il serait tributaire. Sa cour devait être à Sigan, <sup>p.412</sup> capitale de la province de Xensi. Usangué se trouva dans d'étranges perplexités, lorsqu'on lui apporta cette nouvelle. Il ne pouvait accepter les offres très avantageuses que lui faisaient les Tartares, parce qu'il était fidèle ; & il ne pouvait les refuser, parce que c'était se déclarer contre un ennemi invincible. Enfin, il reçut ce qu'il ne pouvait refuser, & reconnut le Tartare pour son souverain ; de façon que celui qui naguère combattait les voleurs pour la liberté des Chinois, se voyait réduit à cette fâcheuse nécessité de combattre les Chinois, pour les soumettre à l'obéissance des Tartares. Comme il était grand capitaine, il lui fut facile, avec le secours de ces nouveaux conquérants, de chasser Licungz de la province de Xensi, & d'établir son royaume dans Sigan, où il a jusques ici conservé le titre & le pouvoir de roi. Par cette adresse, les Tartares éloignèrent des emplois de la guerre ce grand homme, dont les armes pouvaient être fatales à leurs entreprises. Nous n'avons pu jusqu'à maintenant savoir ce qu'était devenu Licungz, après que ses troupes furent entièrement défaites. Quelques-uns ont cru qu'Usangué l'avait tué dans la bataille, mais on n'en est pas assuré, à cause que son corps n'a point été reconnu.

D'autre part, les Tartares ayant augmenté infiniment leurs troupes, en y recevant les vaincus, qui se rasaient & s'habillaient à la mode du



vainqueur, ils occupèrent sans aucune difficulté la province de Pequim, & celle de Xantung. De sorte qu'en moins d'un an, ils se rendirent maîtres de quatre provinces, de Pequim, Xansi, Xensi & Xantung. Je ne compte pas celle de Leaotung, parce qu'ils y avaient beaucoup de places, avant qu'ils commençassent ces dernières conquêtes. Dans toutes ces provinces, ils ne changèrent point la forme du gouvernement des Chinois, laissant aux docteurs & aux mandarins les emplois les plus considérables ; & même faisant garder toutes les cérémonies de leurs examens. Si bien que ceux qui étaient reçus aux degrés, & qu'ils choisissaient pour faire diverses charges, étant comme leurs créatures, s'attachaient fortement aux intérêts des Tartares. Ils ne s'étaient réservé que les charges militaires, encore ne laissaient-ils pas d'en donner à ceux qu'ils <sup>p.413</sup> reconnaissaient plus fidèles. Pour se conformer encore davantage aux façons des Chinois, ils conservèrent les mêmes magistrats, & les six compagnies souveraines d'officiers, qui furent mi-parties de Chinois & de Tartares. Le changement le plus odieux qu'ils firent fut celui des habits. Car ils firent publier un édit par lequel ils ordonnaient à tous les sujets de l'empire, de se raser, & de s'habiller à la tartare. Cet édit leur fit naître de grandes difficultés, parce que les Chinois s'affligeaient plus de la perte de leurs cheveux, que de celle de leur empire, & combattaient plus courageusement pour ce vain ornement de leurs têtes, que pour la défense de leurs provinces. Et la folie de quelques-uns est venue jusqu'à ce point qu'ils aimaient mieux perdre la tête, que leurs cheveux. Je pourrais apporter plusieurs exemples de ce que j'écris mais je suis obligé de les passer, afin de venir aux événements, qui sont de plus grande conséquence.

Les gouverneurs des provinces du Midi, ayant reçu la nouvelle du siège que Licungz avait mis devant Pequim, & du danger où était l'empereur Zunchin, rassemblèrent promptement une armée pour l'aller secourir ; mais lorsque les troupes étaient en chemin, ils apprirent la mort funeste de l'empereur & la prise de la capitale de l'empire. C'est pourquoi ils contremandèrent l'armée & les vaisseaux qui avaient coutume de porter tous les ans à Pequim les vivres & autres choses

nécessaires. Quelque temps après, ils surent que les Tartares ayant chassé les voleurs, s'étaient eux-mêmes rendus maîtres de Pequim, & prétendaient soumettre toutes les provinces à leur obéissance. J'étais pour lors à Nanquim, où je vis une étrange consternation dans tous les esprits, jusqu'à ce que les mandarins les plus considérables étant revenus de leur étonnement, eurent choisi un empereur de la famille de Thamin, lequel ils appelèrent Hungquang. Ce malheureux prince, qui était petite fils de Vanlié, & cousin de l'empereur Zunchin, ayant naguère été contraint de se retirer dans Nanquim pour s'échapper des mains des voleurs de la province d'Honan, fut couronné avec une magnificence & une joie incroyable : les pauvres Chinois espérant <sup>p.414</sup> d'être plus heureux sous son empire. Aussitôt qu'il eut été déclaré empereur, il envoya des ambassadeurs aux Tartares pour les prier de lui donner la paix, s'offrant de leur céder toutes les provinces qui sont au septentrion ; mais les Tartares virent bien qu'on ne demandait la paix que pour avoir le temps de se mettre en état de faire la guerre. C'est pourquoi ils répondirent ; qu'il n'était pas besoin qu'on leur donnât ce qu'ils avaient déjà acquis par la voie des armes ; & que, puisque les gouverneurs des provinces du Midi avaient choisi un empereur, ils feraient très bien de le défendre ; mais que pour eux, ils étaient résolus d'avoir tout l'empire, ou de perdre tout ce qu'ils en avaient conquis. Cette ambassade n'ayant point eu d'effet, on commença de part & d'autre à se préparer à la guerre ; Lorsque dans Nanquim on vit paraître un jeune homme, qui se disait le fils aîné de l'empereur Zunchin ; & outre qu'il en donnait beaucoup de marques assurées, plusieurs eunuques le reconnurent. Mais le nouvel empereur ne pouvant se résoudre à s'arracher la couronne afin de la mettre sur la tête d'un autre, ne voulut jamais le reconnaître, & commanda qu'on le mît dans un cachot, pour le faire mourir comme un imposteur. Cette action ayant irrité plusieurs grands de la cour, la division fut si grande qu'elle pensa éclater par une révolte générale ; enfin, les gouverneurs mirent un si étrange désordre dans les affaires, quelques-uns favorisant secrètement les Tartares, que ces ennemis de la Chine surprirent la ville de Nanquim & toute la province. Car comme leur armée parut dans

le territoire de la ville d'Hoaïgan, & qu'ensuite elle se fut présentée sur la rive orientale du fleuve d'Hoang, aussitôt qu'elle se fut mise en devoir de passer la rivière, une multitude effroyable de Chinois qui était sur l'autre bord fut si effrayée, qu'elle n'eût pas seulement l'assurance de soutenir la vue de l'ennemi. Et néanmoins le nombre de ceux qui gardaient ce côté de la rivière était si prodigieux, qu'en jetant leurs souliers les uns sur les autres, ils eussent fait un rempart impénétrable à la cavalerie des Tartares. Mais dans la guerre le nombre ne sert de rien sans le <sup>p.415</sup> courage. Les Tartares voyant que personne ne se présentait pour les empêcher de mettre pied à terre, descendent de leurs bateaux, entrent aussitôt dans la province de Nanquim, & prennent toutes les places qui sont situées au septentrion de la rivière de Kian. Il sera bon de marquer ici une chose qui est admirable dans la conduite, que gardent ces barbares, lorsqu'ils entreprennent la conquête d'une province. Auparavant que d'y porter leurs armes, ils nomment les gouverneurs des places les plus importantes, & déterminent le nombre des soldats qu'ils y mettront en garnison ; de là vient qu'ils ne sont pas plus tôt entrés dans une province, qu'ils en sont pleinement les maîtres. La seule ville d'Yangcheu, qui était également belle & riche, résista puissamment aux troupes de l'ennemi, & même le fils d'un des généraux tartares perdit la vie dans une attaque. Un colao, appelle Zuüs, très fidèle à l'empereur, commandait dans cette place une puissante garnison ; mais enfin il fallut se rendre à la discrétion du vainqueur, qui fit passer tous les soldats & tous les habitants au fil de l'épée ; enleva tout ce qu'on pouvait prendre dans les maisons ; & de peur que la pourriture des corps morts n'infectât l'air, & ne produisît la peste, les fit mettre sur le haut des maisons, & puis brûla la ville & les faux-bourgs.

Les Tartares dans cette conquête, grossirent leur armée, tous les gouverneurs des autres places se soumettant à eux avec les garnisons qu'ils commandaient. Le conquérant pour gagner les Chinois, laissait à ces gouverneurs le commandement des places qu'ils avaient sous l'empereur Hungquang ; & même donnait à quelques-uns d'entre eux

des charges plus considérables, que celles qu'ils possédaient auparavant. Cette douceur avec laquelle il traitait les personnes qui se rendaient de leur plein gré, les cruautés qu'il exerçait dans les villes qui faisaient quelque résistance, furent cause que la plupart des gouverneurs se rangèrent au parti des Tartares, sans attendre qu'on les sommât d'ouvrir les portes de leurs places. Pour achever la conquête de la province de Nanquim, il fallait passer le Fils de la mer ; c'est ainsi p.416 que les Chinois appellent la rivière de Kian, comme nous l'avons déjà marqué dans le commencement de l'Histoire. Ce fleuve qui a bien près de deux lieues de large, prenant son cours de l'Occident à l'Orient par le milieu de la Chine, la sépare en deux parties, dont l'une prend le nom du Septentrion & l'autre celui du Midi. Elle divise aussi la province de Nanquim en deux parties, quoique la capitale soit sur la rive qui regarde le Midi. Il fallait donc traverser ce grand fleuve, afin d'emporter cette ville, où demeurait l'empereur avec toute la cour. Pour cet effet, l'ennemi ayant assemblé grand nombre de vaisseaux, vient fondre sur la flotte chinoise, qui l'attendait à l'autre bord en résolution de bien faire : & comme elle était puissante & animée par la valeur & la fidélité d'un capitaine, nommé Hoangchoang, le combat fut très furieux ; & l'on commençait à reconnaître que les Tartares pouvaient être vaincus par les Chinois ; lorsque le brave Hoangchoang fut percé du javelot du perfide Thien, qui commandait toute la flotte chinoise. Ce traître qui était de la province de Leaotung, avait été gagné par les Tartares, pour faire ce coup funeste, qui ruina toutes les espérances de la Chine. Pour achever son jeu, il se mit à fuir, sachant bien que son exemple attirerait les autres vaisseaux, se rendit dans la ville auprès de l'empereur, comme s'il eut été le plus fidèle de tous ses sujets ; & puis voyant qu'il se retirait, il l'accompagna dans la fuite. Aussitôt que les Tartares furent descendus à terre, ayant appris que l'empereur fuyait, la cavalerie commença à courir à toute bride. L'infidèle Thien la voyant paraître, porte sa main sacrilège sur l'empereur, l'arrête, & le livre à ses ennemis. Ce prince fut pris au mois de juin de l'an 1645, & aussitôt après conduit vers Pequim, où il fut étranglé avec la corde d'un arc, à la vue des remparts de cette grande ville de façon qu'il ne jouit pas de

l'empire une année entière. On fit le même traitement non seulement à celui qui se disait le fils aîné de Zunchin, & qui était encore dans la prison, où il avait été enfermé par les ordres d'Hungquang ; mais encore à tous ceux de la famille de Thamin, que l'on put trouver. Car c'est une coutume bien tyrannique, mais qui est reçue <sup>p.417</sup> dans toute l'Asie, que les conquérants font mourir toutes les personnes de la race des princes, dont ils ont conquis les royaumes. Ainsi Nanquin, & toutes les autres places qui étaient situées au Midi du fleuve Kian, se rendirent sans aucune résistance.

Après cela, les troupes ayant été divisées, une partie s'embarqua sur le Fils de la mer pour aller dans la province de Kanton, & puis dans celles de Kiansi & d'Huquang, qui ont une prodigieuse étendue, & qui sont au milieu du royaume ; l'autre courut vite à Hanchou, qui est la capitale de la province de Chekiang. Les gouverneurs, les ministres d'État, & les capitaines qui s'étaient sauvés de Nanquin, & qui étaient à Hang-chou, choisirent un empereur de la famille de Thamin ; mais Louang, qui fut celui qu'ils nommèrent, ne voulut pas prendre le titre d'empereur, se contentant de celui de roi ; afin peut-être que sa chute, dont il avait déjà des pressentiments, lui fut moins rude en tombant d'un lieu moins élevé. Toutefois il promit qu'il prendrait ce titre lorsqu'il aurait recouvré une des deux villes, où les empereurs ont accoutumé de tenir leur cour ; & encouragea les chefs & les soldats à témoigner plus de courage, afin de venir à bout de cette entreprise. À peine ce prince avait-il régné trois jours, c'est-à-dire, moins de temps qu'un comédien ne fait le personnage de roi sur le théâtre, dans les actions qui se représentent à la Chine, que le Tartare se présente aux portes. Les troupes qui s'étaient réfugiées dans cette place, sous la conduite de divers chefs, promirent de combattre, si l'on voulait payer les monstres qui leur étaient dues. Le dessein de ses soldats, également lâches & infidèles, était de contraindre le roi & les habitants à leur donner de l'argent, en un temps où il semblait qu'ils étaient absolument nécessaires, & après qu'ils l'auraient reçu, de ne rien exécuter de leurs promesses. Louang qui était un bon prince, ne pouvant souffrir la perte

d'une si grande ville, eut compassion de la misère du peuple, & fit voir par une action, à laquelle l'Europe n'a jamais rien entendu de semblable, combien il avait de tendresse pour ses sujets. Il monte sur la muraille, se <sup>p.418</sup> jette à genoux, & dans cette posture suppliante, demande au général des Tartares qu'il pardonne à ses sujets, lui promettant de se mettre entre ses mains, pour être immolé à ses ressentiments, comme la victime de son peuple. En disant cela, il s'alla rendre au camp des ennemis, où une vertu si extraordinaire n'aurait jamais reçu le traitement qu'on lui fit, s'il y eut eu parmi eux quelque César, ou quelque Alexandre. Les Tartares ayant commandé aux habitants de fermer les portes de la ville, de peur que leurs soldats ou les Chinois n'y entrassent, ils commencèrent à charger les troupes ennemies qui étaient hors des murailles ; mais leurs flèches & leurs cimenterres n'en firent pas tant périr, que les eaux en étouffèrent. Car il y a une grande rivière nommée Cienhang, large de plus d'une lieue, qui passe devant la porte qui regarde le Midi. Les Chinois fuyant avec désordre, & en confusion, & se pressant pour la traverser, montèrent en si grand nombre sur les bateaux, qu'ils les faisaient couler à fond, ou se jetaient les uns les autres dans l'eau, si bien qu'il en périt une infinité de cette sorte. Les Tartares ayant ainsi chassé ou tué leurs ennemis, & n'ayant point de barques pour passer le fleuve, entrèrent dans la ville, sans faire aucune violence aux habitants. Ainsi fut conservée cette ville, dont je décrirai ailleurs, & plus au long, les richesses, la grandeur & les beautés ; sans rien avancer sur le rapport des autres, puisque j'en parlerai comme témoin oculaire, y ayant demeuré trois ans tous entiers, & en étant sorti pour venir en Europe.

Cette ville a un grand canal, creusé par l'industrie des hommes, & rendu capable de porter des vaisseaux pour avoir la navigation libre dans les provinces qui sont au Septentrion. Ce canal n'étant séparé de la rivière, que par une grande levée, les Tartares tirèrent vite par-dessus la chaussée les vaisseaux qui y étaient, & traversant le fleuve, sans que personne leur fit résistance, entrèrent dans Xaokin, la plus belle de toutes les villes de la Chine, les habitants n'ayant point fait de

difficulté de les recevoir. Il est vrai que c'est la plus agréable, & la plus propre de tout le royaume, quoique plusieurs autres l'emportent pour la grandeur. Car on voit dans l'enceinte des <sup>p.419</sup> murailles, & tout autour de grands canaux remplis d'eau douce, sur lesquels on peut aller en bateau. Il y a des places publiques larges & spacieuses, qui sont pavées de pierre de taille d'une blancheur admirable, & les quais des canaux qui passent au milieu, sont revêtus de même sorte. Grand nombre de ponts, d'arcs de triomphe magnifiques, & même les maisons, ce qui ne se voit point dans les autres villes de la Chine, sont bâties pareillement de cette pierre. Cette ville s'était rendue de son plein gré, & les autres places de la province qui tirent vers le Midi, se fussent assurément soumises à leur puissance, s'ils n'eussent point fait publier un édit, par lequel ils ordonnaient aux vaincus de se raser à la tartare. Après la publication de cette ordonnance, le peuple prend les armes pour la défense de ses cheveux, chasse les ennemis hors de la ville, les poursuit jusqu'à la rivière de Cienhang, & les oblige à la repasser, après en avoir tué grand nombre. Il n'y a point de doute, que, s'ils eussent voulu traverser le fleuve avec les fuyards, ils eussent repris la capitale de la province, & recouvré les autres places que tenaient les Tartares : mais ils étaient contents d'avoir conservé leurs cheveux, & se fortifièrent sur le rivage qui regarde le Midi, pour disputer le passage au conquérant, s'il se présentait sur la rivière. Ainsi le cours des victoires du Tartare fut arrêté pour cette année. Les Chinois voulant avoir un chef, choisirent parmi ceux de la famille royale de Thamin, un prince nommé Lu, afin de le déclarer empereur ; mais lui refusant ce titre, prit le nom de Libérateur de l'empire. Les Tartares firent venir de nouvelles troupes de Pequin, pour passer la rivière de Cienhang ; mais ce fut en vain : car les Chinois les en empêchèrent avec beaucoup de générosité. Ainsi les affaires de la Chine commencèrent à prendre un meilleur train, & les armées qu'elle avait sur pied, lui pouvaient faire espérer de plus grands avantages ; si la jalousie & l'ambition de régner n'eussent entièrement ruiné ses espérances. Les soldats & les capitaines de la province de Fokien, qui s'étaient retirés en fuyant de Chekiang, avaient amené avec eux un prince du sang, nommé Thangu. Celui-ci ayant été

déclaré empereur, dans la province de Fokien, qui est frontière <sup>p.420</sup> de celle de Chekian, fit dire à son rival, qu'il devait lui céder l'empire, parce qu'il avait moins de villes en son obéissance, & qu'il était après lui, dans l'ordre des princes qui peuvent succéder à la couronne. L'autre au contraire, lui représentait que le droit était de son côté, puisqu'il avait été déclaré le premier, & que la fortune avait confirmé son élection par le bon succès qu'elle avait donné aux armes de la Chine, depuis qu'il avait eu la souveraine puissance. Les Tartares regardaient avec plaisir cette division de Chinois, qui fut si opiniâtre, que jamais les deux princes ne voulurent se joindre, ni se céder l'un à l'autre pour résister à l'ennemi commun. Le roi Lu n'ayant que huit places en son pouvoir, se tenait sur la défensive sans passer au-delà du fleuve, ne pouvant pas entretenir une armée assez puissante pour attaquer l'ennemi. Les Tartares de leur côté cherchaient toujours quelque invention pour traverser la rivière, car ils n'osaient pas tenter ouvertement le passage avec des bateaux, parce que l'ennemi les attendait à l'autre bord avec des navires qu'il avait tirés des ports de mer, & qui étaient montés de grand nombre d'artillerie. Mais enfin, leur bonheur les fit triompher de tous ces obstacles. Car les chaleurs ayant été excessives durant l'été, il y avait si peu d'eau dans le lit de la rivière, principalement vers le Midi, près de la ville de Tunglieu où elle passe entre des montagnes, & où le reflux de la mer ne saurait l'enfler, que la cavalerie y trouva un gué. À peine vingt chevaux eurent-ils passé, sans que personne s'opposât à eux, parce qu'on ne faisait point de garde en cet endroit, les Chinois s'imaginant que jamais les Tartares ne tenteraient le passage dans un lieu où la rivière était bordée de montagnes très rudes & très difficiles ; que les paysans ayant donné l'alarme aux soldats chinois, tous se mirent en fuite. Le roi même ne se jugeant pas en assurance dans les places qui sont en terre ferme, abandonne Xaokin, & se sauve dans l'île de Cheuxan, vis-à-vis de la ville de Nimpo. Il a toujours vécu depuis ce temps-là en grand repos dans ses États. Car cette île, où il n'y avait auparavant que des laboureurs, & des pêcheurs, s'est changée en un florissant royaume, une infinité de Chinois se retirant dans la cour de <sup>p.421</sup> Lu, comme dans



un asile où leurs chevelures sont en assurance. Il y a déjà soixante & douze villes, plusieurs flottes bien équipées, qui ont rendu tous les efforts que les Tartares ont fait sur cette île, entièrement inutiles, & il n'attend que l'occasion de remplir le grand nom qu'il a préféré au titre d'empereur. Après la retraite de ce prince, le reste de la province de Chequian fut bientôt emporté par les Tartares, excepté la ville de Kinhoa, qui soutint un siège de plusieurs mois. Le gouverneur qui est un de mes plus grands amis, était natif de la ville ; c'est pourquoi il la défendit avec plus de constance. L'ennemi voyant que la résistance de cette place pourrait arrêter le cours de ses victoires, s'il demeurait au siège avec toutes ses forces les divisa en trois corps d'armée, dont le premier prit le chemin de la ville de Khiucheu & des montagnes, pour entrer dans la province de Fokien ; le second alla par la route de Vencheu, & le long des côtes de la mer, pour se rendre dans la même province, & le troisième continua le siège. Il fut obligé de se camper un peu loin de la ville, afin d'être hors de la portée du canon, que ce brave gouverneur faisait jouer sans cesse sur les assiégeants, dont ils furent très incommodés. Enfin, ayant eux-mêmes fait venir de la capitale de grosses pièces de batterie, ils firent brèche à la muraille, & la place fut emportée, où ils mirent tout à feu & à sang. Le gouverneur de peur de tomber entre leurs mains se fit brûler dans son palais, avec toute sa famille, ayant mis le feu dans une chambre à un caque de poudre.

Il y a des montagnes qui font une espèce de grande chaîne, qui sépare la province de Fokien de trois autres provinces de la Chine ; de celle de Quamgtung, de celle de Kiangsi & de celle de Chekiang. Lorsque l'on veut entrer dans cette province par les montagnes, il faut faire trois jours de chemin très difficile. Car d'un côté vous avez des collines d'une hauteur incroyable, de l'autre des vallées aussi profondes que des abîmes ; & parmi tout cela des détroits, qui ne sont pas moins horribles que les Thermopyles des Grecs, & les chemins de la cime du mont Taurus. Cent paysans eussent arrêté les Tartares, s'ils se fussent p.<sup>422</sup> saisis des postes le plus avantageux, ou s'ils eussent rompu les chemins : mais les Chinois avaient tant de peur des ennemis, que la

seule ombre de leurs chevaux les mettait en fuite. Il n'y avait donc personne aux passages, pour en disputer l'entrée ; & néanmoins les Tartares eurent tant de peine à surmonter les obstacles que la nature avait opposés à leur dessein, qu'après avoir laissé leur bagage & leurs chariots, après avoir perdu plusieurs chevaux qui tombaient du penchant des montagnes dans les précipices, ils ne purent presque pas sortir de ces détours. Il est vrai qu'en récompense ils occupèrent toute la province, avec autant de facilité, que les habitants en eussent eu à la défendre, s'ils se fussent retranchés sur les montagnes : car, sans mentir, ils ne mirent pas plus de temps à la conquêter, qu'ils en eussent employé à s'y promener pour la reconnaître. L'empereur qui avait pris le nom de Lungus, c'est-à-dire, Dragon Guerrier, fit voir qu'il n'était qu'une brebis, fuyant avec une puissante armée, si l'on en considère le nombre. Avec tout cela néanmoins il ne put échapper la mort. Car les Tartares qui le suivaient à toute bride, joignirent enfin les fuyards qu'ils tuèrent à coup de flèches comme des moutons ; & parce qu'on n'a point ouï parler de l'empereur depuis ce temps-là, on a cru qu'ayant été abandonné de ses gens, il était demeuré mort sur la place.

Cette province fut traitée par le conquérant avec plus de douceur, que pas une autre de la Chine, à cause qu'on n'y avait point fait de résistance ; il prit même quantité de naturels du pays pour fortifier son armée, & poursuivant le cours de sa victoire entra dans la province de Quamtung. J'ai dit un peu auparavant que les Tartares ayant occupé la ville de Nanquim, ils divisèrent leurs troupes, & en envoyèrent une partie dans la province de Chekiam, & l'autre dans celles de Kiangsi, d'Huquang, & de Quamtung. Le général à qui on donna la commission de conduire cette dernière entreprise, fut si diligent & si heureux, qu'ayant conquis les provinces d'Huquang & de Kiangsi, au même temps que l'autre général occupait celles de Chekiang & de Fokien, par un événement assez rare, il attaquait Nankiung, qui est la première ville que l'on rencontre sur la frontière, <sup>p.423</sup> cependant que l'autre sortait de la province de Fokien, pour entrer dans celle-ci. Nan-kiung ayant fait résistance, ce premier général l'emporta de force, & mit tout

à feu & à sang. Le reste de la province fut bientôt conquis, les deux armées y ayant travaillé de concert. Une de ces armées fut rappelée à Pequim, où elle retourna triomphante & chargée des dépouilles de tant de villes ; ayant mis dans toutes les places importantes des garnisons, avec des commandants, & nommé des officiers, les uns pour rendre la justice, & les autres pour faire la guerre.

Les plus judicieux rapportent cette facilité avec laquelle les Tartares conquêtèrent la province de Fokien, à une cause qui me semble plus véritable. Il y avait alors dans cette province un fameux pirate, nommé Chinchilung <sup>1</sup>, qui était un homme de très basse condition originaire du pays. Celui-ci se mit d'abord au service des Portugais à Macao, & puis des Hollandais dans la Formose. Les étrangers l'appelaient Iquon, & il était fort connu parmi les Hollandais & les Espagnols. Depuis il se fit pirate, & ayant peu à peu amassé de grandes flottes par son courage & son adresse, il devint si puissant & si riche, que ses forces & ses biens égalaient ou même surpassaient ceux de l'empereur de la Chine. Car ayant lui seul les marchandises de toutes les Indes, il entretenait grand commerce avec les Portugais à Macao, avec les Espagnols dans les Philippines, avec les Hollandais dans la Formose, & dans la nouvelle Hollande, avec les Japonais dans tous leurs royaumes, & généralement avec tous les marchands des îles qui sont sur ces mers du Levant. Il ne sortait rien des ports de la Chine que sur ses vaisseaux, & c'était lui pareillement qui y faisait entrer toutes les marchandises des Indes & de l'Europe, avec l'argent qu'il avait gagné dans le trafic. Car ayant obtenu de l'empereur de la Chine, l'abolition de tous les crimes qu'il avait faits, ou plutôt l'ayant extorquée, il devint si puissant qu'il avait une flotte de trois mille vaisseaux. N'étant pas content de tout cela, il aspirait à la monarchie, mais voyant que tous ses desseins n'auraient point de succès, pendant que la famille royale de Thamin subsisterait, à cause que jamais les <sup>p.424</sup> peuples ni les grands du royaume ne l'eussent souffert, il conçut de grandes espérances voyant les progrès des Tartares. Car il faisait état que ces conquérants ne manqueraient pas

---

<sup>1</sup> [c.a. : ou Kinquilun, v. plus bas.]

d'éteindre entièrement la race de Thamin, & qu'ensuite il aurait un spécieux prétexte de prendre les armes pour sa patrie, & que tout le monde le recevant, comme l'auteur de la liberté publique, il se ferait empereur de cette puissante monarchie. Et il n'y a point de doute que ce prétexte eût tellement gagné les peuples, qu'ils eussent embrassé son parti, comme celui du sauveur de toute la Chine. Il entretenait de secrètes intelligences avec les Tartares, les favorisant, afin de bâtir sa fortune sur le débris de leurs affaires. Or il faut remarquer, que quand les ennemis entrèrent dans la province de Fokien, Lungus l'avait déclaré lieutenant général de toutes ses armées ; tous les chefs étaient ses frères ou ses parents très proches, & la plupart des soldats étaient de ses créatures. Il est donc probable que ce fut lui qui pratiqua tellement toutes choses, qu'on ne s'opposa point à l'entrée des Tartares : & ce fut peut-être pour cela, qu'ayant mis le pied dans la province, ils le firent roi, & lui donnèrent le nom de Pignan, qui signifie, Pacificateur du Midi, & lui firent toutes sortes d'honneurs. Mais celui qui avait lâchement trahi sa patrie, fut justement puni par la trahison de ceux qui avaient profité de son infidélité. Encore que les Tartares se doutassent du dessein qu'avait cet homme : néanmoins reconnaissant ses forces, ils n'osèrent jamais l'attaquer ouvertement. Au contraire, le prince tartare qui commandait les troupes dans la province de Fokien, lui déférait en toutes choses, le régalaient souvent de présents très magnifiques, le traitait somptueusement, & avec tout cela lui promettait de la part de l'empereur le gouvernement des provinces de Fokien, & de Quamtung. Chinchilung tenait déjà cela pour assuré ; mais il se trouva tantôt étrangement surpris. Car ce général des troupes tartares se disposant à retourner à la cour de Pequim, & tous les seigneurs chinois qui étaient en charge, allant lui rendre leurs devoirs dans son palais & lui faisant compagnie durant quelque temps dans le chemin, il voulut user envers lui des mêmes civilités. Il y alla fort peu <sup>p.425</sup> accompagné, sans se défier de rien, ayant laissé sa flotte au port de Focheu, qui est la capitale ; mais lorsqu'il voulut prendre congé du Tartare, celui-ci l'invita à venir à la cour, où il l'assurait que l'empereur le verrait avec plaisir, & lui donnerait des charges plus considérables, que celles qu'il possédait.

Iquon fit tout son possible pour s'en excuser ; mais enfin le Tartare lui dit, qu'il voulait absolument qu'il y vînt ; & par cette adresse l'on se saisit de ce corsaire, lequel on n'eût peut-être jamais pu prendre par force. Depuis ce temps-là, il a toujours été enfermé dans Pequim, parce que son fils & ses frères, ayant su qu'il était arrêté, montèrent promptement sur leurs vaisseaux, avec lesquels ils écument toutes les mers de la Chine. J'aurai plus bas l'occasion de dire quelque chose de ces pirates.

Cependant, l'autre armée qui s'était rendue dans la province de Quamgtung, en traversant les pays qui sont au cœur du royaume, se jeta sur celle de Quangsi. Ce fut là que les armes de ces conquérants, dont le seul nom faisait trembler les Chinois, rencontrèrent un obstacle qui arrêta le cours de leurs victoires, lorsqu'ils pensaient ne trouver plus que des palmes à cueillir. Le vice-roi de cette province était un véritable chrétien nommé Thomas Cieu ; le chef de la milice, qu'on appelait Luc Cin était sorti d'une famille qui comptait cinq générations, lesquelles n'avaient pas été moins fidèles à Dieu, qu'à l'empereur de la Chine. Ceux-ci ayant assemblé toutes les troupes qui s'étaient retirées des autres provinces, montrèrent que l'on pouvait surmonter les ennemis, lorsqu'on unissait les forces communes pour les combattre. Car les Tartares ayant fait quelques conquêtes dans la province, ils furent vaincus dans une grande bataille, chassés au-delà des frontières, & poursuivis par les Chinois qui entrèrent dans la province de Quamgtung, & recouvrèrent les places qui sont vers l'Occident. Ensuite, ils jugèrent qu'il était nécessaire d'avoir un roi qui les gouvernât, pour la grandeur duquel ils combattraient avec plus de courage. C'est pourquoi ils jetèrent les yeux sur un prince du sang, petit-fils de Vanlié, & l'ayant couronné dans Queïlin, où il était alors, & qui est la capitale de la province, <sup>p.426</sup> ils lui donnèrent le nom de Iunglié ; espérant que la considération de ce prince, qui était de la famille royale de Thamin, attirerait les Chinois à la défense commune de la patrie. Après son couronnement, l'empereur alla établir sa cour dans Chatkin, qui est une des plus belles villes de la province de Quamgtung, & jusques à

maintenant, il s'est défendu assez heureusement contre les Tartares. Pan Achillée, le premier de tous les eunuques de cette cour, a fait paraître depuis longtemps, qu'il était véritable chrétien, faisant gloire de porter cette qualité, & se comportant avec une piété digne de ce grand nom. Et afin de pouvoir vivre plus chrétiennement, il a voulu avoir auprès de sa personne des Pères de la Compagnie de Jésus, qui ont eu par ce moyen l'occasion de convertir plusieurs infidèles, & entre les autres personnes, la mère du roi, sa femme & son fils, l'héritier de tout l'empire, à qui on a donné dans le baptême le nom de Constantin. Tous les chrétiens doivent prier Dieu, qu'il lui fasse la grâce d'être dans la Chine ce que Constantin fut autrefois dans l'Europe. L'empereur même n'a point d'aversion de la foi chrétienne ; mais il a toujours différé son baptême jusques à maintenant : & toutefois il n'a pas laissé de permettre à la reine d'envoyer un père de notre Compagnie, pour assurer le Pape de l'obéissance de cette princesse, comme toute l'Europe l'a su. Je souhaite de tout mon cœur, que Dieu donne tant de succès à ses entreprises, que toute la Chine s'en ressente, à la plus grande gloire de Dieu.

Les Chinois ne reprirent pas seulement courage dans la province de Quangsi, mais encore dans celle de Fokien. Car les troupes qui l'avaient conquête, étant retournées à Pequim, un certain prêtre des idoles, nommé Vangus, qui avait autrefois commandé dans les armées, sortant des montagnes, fit une sédition avec des gens ramassés, & ayant surpris & tué les garnisons du conquérant, se saisit de Kien-ning, qui est une très belle ville, & de plusieurs autres moins considérables. Beaucoup d'autres personnes sortirent à son exemple des montagnes où ils étaient cachés, & se rendirent<sup>p.427</sup> maîtres de diverses places. Les frères & les parents d'Iquon, qui écumaient les mers, descendirent à terre en même temps, & firent des courses aux environs de Suencheu & de Changcheu. Le général de toutes les armées du Tartare, qui était pour lors dans la province de Chekian, & qui avait été nommé vice-roi de deux provinces, ayant reçu la nouvelle de tous ces remuements, partit la même nuit qu'on la lui apporta, prit le chemin de Fokien, avec

toutes ses forces. L'appréhension qu'il avait que les Chinois ne s'emparassent des détroits qui sont dans les montagnes, le fit hâter dans sa marche. Et certes, il avait bien raison de se presser ; car si les peuples se fussent portés dans les lieux les plus avantageux, la province allait secouer le joug des Tartares. Mais Cangus (car c'est ainsi que ce vice-roi s'appelait) ayant trouvé que personne ne défendait le passage, s'écria de joie, que la victoire était à lui, & que les rebelles étaient perdus. Il passe donc les montagnes sans opposition, il entre dans la province, & se vient camper devant Kienning, où Vangus s'était retiré. Le siège dura plusieurs mois, sans que la place pût être emportée par la force. Au contraire, ce général voyant que les assiégés maltraitaient ses soldats dans les attaques, résolut de ne plus aller à l'assaut mais d'asseoir son camp un peu plus loin des murailles, & de l'investir de toutes parts : son dessein réussit : car il empêcha par ce moyen que les autres généraux chinois ne se joignissent à Vangus, qui n'osa pas se mettre aux champs pour combattre l'ennemi, parce qu'il était trop faible. Cependant on n'eut pas plutôt appris ces nouvelles à la cour de Pequim, que l'empereur fit marcher des troupes, afin d'apaiser les troubles de cette province. Le vice-roi qui avait commencé le siège de cette place, se voyant soutenu de cette nouvelle armée, le pressa davantage, & ayant fait venir du canon par les chemins des montagnes où des porte-faix le conduisaient avec une invention admirable, & ayant abattu toutes les défenses de la ville, les soldats passèrent au fil de l'épée tous ceux qui y étaient, sans distinction d'âge ni de sexe. Dans le saccagement de cette <sup>p.428</sup> place le conquérant fit périr trois cent mille personnes, selon le rapport que nos Pères m'en ont fait ; & puis le feu ayant été mis aux maisons, elles furent toutes consommées, aussi bien que l'église que notre compagnie y avait, dont la structure était très magnifique. Deux jésuites avaient peu auparavant été retirés de l'embrasement de cette Sodome, par un événement merveilleux ; car je puis bien donner ce nom à Kienning, à cause des impuretés exécrables, dont se souillent les habitants. Cette ville ayant été reprise de la sorte, il fut aisé aux Tartares de réduire le reste de la province, la plupart des Chinois se retirant sur les montagnes, ou sur la mer : si bien que cette

armée, qui avait été envoyée pour étouffer les mouvements de cette province, ayant exécuté sa commission, reprit le chemin de la cour. C'est une maxime très remarquable de la politique militaire des Tartares, de rappeler les armées victorieuses, & d'en renvoyer d'autres composées de soldats de leur nation, laquelle en fournit suffisamment, à cause qu'elle aime naturellement les armes. Ils ont établi cet ordre pour deux raisons principales, dont la première est, que les armées passant continuellement par les provinces, la crainte qu'elles donnent aux Chinois les retient dans le devoir ; la seconde, que par ce moyen on survient à la nécessité des pauvres soldats, qui vont s'enrichir des dépouilles des provinces. Car lorsqu'on a rappelé les vainqueurs tous chargés de butin, pour les faire reposer, on excite les autres par leur exemple à se comporter généreusement, afin d'avoir les mêmes récompenses.

Sur ces entrefaites un traître pensa ruiner toutes leurs affaires. Car encore qu'il semble qu'ils aient apporté toutes les précautions imaginables, pour empêcher les révoltes, toutefois ils n'ont jamais pu les éviter. L'empire de la Chine est d'une étendue si vaste que pour régler les troupes qui sont en campagne & en garnison dans les villes, les conquérants sont obligés de se servir de quelques Chinois, le nombre des Tartares n'y pouvant pas suffire. Et bien qu'ils aient cette adresse de ne point employer de chefs ni de soldats dans une province dont ils soient natifs, la trahison n'a pas laissé de rendre <sup>p.429</sup> inutile en ce point, une conduite si prudente. Dans la capitale de chaque province ils ont un chef de la milice, auquel tous les autres qui sont dans la même province doivent être subordonnés. Il a toujours sur pied d'assez grandes forces pour composer une juste armée, afin qu'à la première nouvelle qu'il reçoit de quelque grand remuement, il y puisse promptement accourir. Dans toutes les autres places de la province, il y a un commandant & une garnison assez forte pour la défendre. Ainsi nous voyons qu'il y a comme deux ordres d'officiers dans l'administration des provinces, dont les uns sont pour commander, sans dépendre que de l'empereur, & les autres pour agir sous ces premiers ;



l'un de ces ordres n'est presque rempli que de Tartares, & dans l'autre la plupart sont des Chinois. Mais parce que le gouvernement des hommes ne saurait jamais être si parfait, que l'infidélité n'y puisse mettre le désordre & la confusion, les Tartares, avec toute cette politique, ont été horriblement embarrassés par les pratiques de la trahison. Le premier qui se déclara contre eux, fut le souverain chef de la milice de la province de Kiangsi. Ce général qu'on appelait Kin, avait été choisi par les Tartares pour une charge de cette importance, à cause qu'il était de la province de Leaotung, aux habitants de laquelle ils se fient beaucoup, par la considération du voisinage. Or il arriva, par je ne sais quel accident, qu'il eut quelque démêlé avec le Visiteur de la province, à cause de l'avarice de celui-ci. Ce différent produisit dans leurs esprits une haine furieuse qu'ils cachaient avec une dissimulation admirable, à la façon des Chinois. Mais ce feu couvert de cendre ne laissera pas d'éclater & de causer la désolation de toute la province. Car ayant tous deux un même pays à gouverner, l'un en qualité de lieutenant général des troupes de la province, & l'autre de chef de la justice, ils étaient obligés de conférer, & souvent même de se trouver ensemble à des festins. Un jour qu'on les régalaient, & que l'on donnait la comédie dans la salle, les acteurs étant habillés à la chinoise, à cause que la mode de la Chine est plus belle que celle des Tartares, Kin se tournant vers le Visiteur lui demanda, s'il ne trouvait pas que l'habit de ces comédiens était plus magnifique & plus <sup>p.430</sup> majestueux que celui qu'ils portaient. Le Visiteur crut que ces paroles lui fournissaient une belle occasion d'accuser son rival auprès de l'empereur, d'avoir méprisé l'édit des Tartares, par lequel ils avaient ordonné aux Chinois de changer leurs habits, & de prendre celui des victorieux.

Ce général avait gagné le secrétaire du Visiteur, de façon qu'il était averti de tous les secrets de son ennemi. Ayant donc appris qu'il avait écrit contre lui à la cour, il fait arrêter le courrier, ouvre les paquets, & ayant lu la lettre de son rival, marche droit au palais du Visiteur avec quelques compagnies de soldats, & le poignarde. Puis quittant le parti des Tartares, les Chinois lui faisant de grands applaudissements, il se

déclara pour l'empereur Iunglié avec toute la province. Il n'y eut que la ville de Cancheu qui demeura dans l'obéissance des Tartares, parce que le gouverneur qui leur était extrêmement fidèle, retint les habitants dans le devoir. Nous verrons comment cette ville & son gouverneur seront cause que les Tartares recouvreront cette province & celle de Kanton. Car en même temps que cela se passait dans la province de Kiangsi, Lihuz qui avait dans celle de Quamgtung le commandement absolu sur toutes les troupes, fit prendre à toutes les villes, qui étaient dans son gouvernement, le parti de Iunglié & il se trouva encore que dans la province d'Huquan plusieurs places qui sont vers le Midi, se soumirent à ce prince. La résolution de Lihuz était de joindre ses forces avec celles de Kin, & chasser le Tartare de l'empire ; & ce dessein pouvait avoir un succès favorable, si le gouverneur de Cancheu n'y eût formé par ses artifices un puissant obstacle. La situation de sa place lui donnait un merveilleux avantage, pour traverser leurs entreprises, car c'est la clef de quatre provinces ; mais son adresse servit plus que tout le reste. Car d'abord qu'il eut entendu, que Lihuz avait aussi entrepris la défense de Iunglié, il lui écrivit en ces termes :

Jusques je n'ai pas voulu suivre l'exemple du gouverneur de ma province parce que je n'ai pas cru qu'il fût assez puissant pour attaquer les Tartares : mais puisque vous vous déclarez aussi contre eux, je désespère de leur fortune. Ils ont en tête une personne qui a <sup>p.431</sup> la victoire à ses gages. Je suis donc à vous, & pour vous montrer que je parle tout de bon, je mettrai lorsqu'il vous plaira ma place entre vos mains.

Aussitôt qu'il eut envoyé cette lettre, il dépêcha un courrier, pour avertir les généraux tartares qui étaient dans la province de Fokien, & les prier d'envoyer promptement un puissant secours, qu'il fit entrer dans la ville à petit bruit. Lihuz se présente aux portes qui étaient ouvertes, & ne voyant ni sentinelles, ni corps-de-garde, s'avance sans crainte ; mais les Tartares fondant sur lui tout d'un coup, le repoussent avec grande perte. Les soldats étant frappés par un accident si imprévu, ne furent pas plus heureux que leur général, que l'on croit

avoir été tué dans la mêlée parce que depuis on n'en a point entendu parler. Ce coup ruina presque toutes les espérances que Iunglié avait conçues de pouvoir chasser le Tartare ; pendant que le gouverneur de Kiangsi remportait d'illustres victoires sur cet ennemi commun de la Chine. Car le général tartare qui était à Nanquim, & qui avait ordre de l'empereur de prendre garde à tout ce qui se passerait dans les provinces du Midi, ayant fait marcher de puissantes armées contre ce gouverneur, elles y furent fort maltraitées. Et je ne fais point de doute que si le vainqueur eût pu poursuivre la pointe de sa victoire, il ne fût entré dans Nanquim. Mais après avoir battu ses ennemis, il fut contraint de reculer, parce qu'il ne voulait point laisser de places derrière son armée ; & qu'il fallait être maître de Cancheu, pour recevoir les munitions de guerre & de bouche, lesquelles Iunglié ne lui pouvait envoyer que par la rivière qui y passe. Ayant donc appris le malheur qui était arrivé à Lihuz, il assembla toutes ses forces, & mit le siège devant cette place. Mais l'entreprise ne fut pas heureuse ; car pendant qu'il était campé devant cette ville, on envoya de Pequim une nouvelle armée, qui avait ordre de travailler à la réduction de la province de Kiangsi, de façon que ce général fut contraint de lever le siège & d'aller disputer aux Tartares l'entrée de son gouvernement, sur la frontière qui regarde le Septentrion. D'abord il leur résista avec assez de succès, <sup>p.432</sup> ses troupes étant aguerries & accoutumées à la façon de combattre des Tartares ; mais après plusieurs rencontres, voyant que la multitude des ennemis croissait de plus en plus, il fut obligé de se retirer à Nanchang, qui était la capitale de sa province. Les Tartares n'osaient pas donner l'assaut pour l'emporter de force ; mais faisant une grande circonvallation assez éloignée des murailles, ils résolurent de l'obliger à se rendre par composition. Pour faire ces lignes accompagnées d'un fossé, ils mirent en besogne une infinité de paysans chinois, & afin que la ville fût bouchée de toutes parts, ils disposèrent des flottes sur les rivières, pour arrêter tous les vivres qu'on essaierait d'y jeter. Outre que la ville de Nanchang est grande & très peuplée, il y avait une grosse garnison pour la défense de la place : si bien que quelques mois après que le siège fut commencé, les vivres se

trouvèrent consumés, quoique le gouverneur eût fait entrer toutes les provisions qu'il avait pu rencontrer. Plusieurs étaient déjà morts de faim, que l'on ne parlait point encore de se rendre, le gouverneur attendant toujours le secours de Iunglié. Mais quand il se vit dans la dernière extrémité, ce qui arriva bientôt après, parce que les troupes de Iunglié qui étaient sorties de la province de Kanton, à dessein de le secourir, n'avaient jamais pu réduire la ville de Cancheu qui ferme le passage, il assembla ses soldats & leur dit :

« Qu'il n'y avait plus de secours à espérer que de leur épée, & que, pour sauver leur vie, il fallait s'ouvrir par la force un chemin au milieu des ennemis. Qu'il marcherait à la tête pour leur montrer comme ils se devaient comporter.

Ayant donc mis ordre promptement à toutes choses, il vint fondre sur l'ennemi avec une étrange impétuosité, il se fait jour au travers des bataillons les plus épais, & après avoir forcé la résistance des plus opiniâtres, passe au-delà des retranchements & se retire en combattant, après avoir tué grand nombre de Tartares. Le bruit commun du pays est que ce général s'est retiré dans les montagnes avec un corps d'armée qui est assez considérable, & qu'il attend que la fortune lui présente quelque favorable occasion de courir sus au Tartare. Après la retraite de Kin, les assiégeants entrèrent dans la place, qui fut abandonnée au pillage des soldats, & p.433 tous les habitants passèrent par le fil de l'épée. Car c'est la maxime des Tartares de traiter fort humainement ceux qui se rendent sans attendre qu'on les attaque, d'user de quelque rigueur envers ceux qui n'ayant pas encore été soumis à leur puissance, résistent à leurs armes ; mais ils ne pardonnent jamais aux rebelles, lorsqu'ils se laissent forcer. Trois religieux de notre Compagnie, deux Pères & un frère se trouvèrent enveloppés dans ce carnage, ayant été tués dans une bourgade par quelques soldats débandés & notre église qui était belle & ancienne, fut brûlée dans la même ville. Le conquérant après la réduction de la capitale, trouva toutes les autres places de la province disposées à le recevoir, si bien qu'y ayant mis de nouvelles garnisons il retourna à la

cour. Cependant on préparait dans Pequim trois armées, pour attaquer l'empereur Iunglié, & le dépouiller des provinces qui lui obéissaient. On délibérait aussi au conseil des moyens qu'il faudrait tenir, afin de mieux conserver les conquêtes de ces pays, lorsqu'on les aurait rangés au pouvoir de l'empereur. Amavang & les ministres d'État, voyant qu'il y avait eu tant de révoltes & de remuements dans les provinces du Midi, jugèrent que pour remédier à ce mal il était besoin d'ériger dans cette partie de la Chine trois principautés que l'on donnerait à autant de seigneurs tartares, qui en feraient hommage à l'empereur, & lui payeraient tribut. Chacun avait sa province, & son corps d'armée composé partie de Chinois, partie de Tartares : mais cette grâce ne leur fut accordée qu'à condition qu'ils uniraient leurs forces pour réduire la province de Kanton, & ruiner le parti de Iunglié. Mais nous parlerons plus bas de ce que firent ces trois princes ; il faut maintenant que nous disions quelque chose des troubles qui se levèrent dans les provinces qui regardent le Septentrion.

Les seigneurs chinois, qui étaient dans cette partie du royaume, firent paraître qu'ils n'avaient pas une amour moins violente pour la liberté, que ceux dont nous venons de rapporter les entreprises. Dans la province de Xensi il y en avait trois principaux, que les Tartares n'avaient pu prendre quoiqu'ils les eussent vaincus. Ceux-ci délibérant ensemble de ce qu'ils <sup>p.434</sup> feraient pour chasser l'ennemi commun, se cachèrent dans les montagnes, & ramassèrent sans faire bruit, le plus grand nombre de soldats qu'ils pouvaient. Le plus considérable de ces trois seigneurs, était un nommé Hoüs, lequel voyant que ses troupes étaient presque assez puissantes, pour travailler à l'exécution de leur dessein, invita les autres à se venir joindre à lui : l'un des deux le fit, mais l'autre se contenta de lui envoyer deux mille hommes de secours. Il n'y avait que vingt-cinq mille hommes dans cette armée ; mais si tous les soldats eussent été bien aguerris elle n'eût pas laissé d'exécuter de grandes choses. Auparavant que de se mettre en campagne, ce général envoya un cartel de défi aux Tartares, où il les menaçait, de leur faire souffrir toute sorte de mauvais traitements pour

avoir opprimé les Chinois auxquels il promettait la liberté, une sûreté toute entière pour leurs biens & leurs personnes, & tous les autres avantages qu'ils pourraient souhaiter. Plusieurs villes se rendirent à lui sans attendre qu'il les attaquât, les Chinois ouvrant eux-mêmes les portes : il n'y eut que la capitale qui résista, dont la garnison composée de deux mille Chinois, du nombre de ceux qui étaient à la solde de l'empereur Xunchi, & de trois mille Tartares, se trouvait assez forte pour soutenir le siège.

Le chef de cette milice qui était dans Sigan, n'eut pas plus tôt appris que les rebelles se mettaient en campagne, qu'il jeta promptement dans sa place toutes les munitions de guerre & de bouche nécessaires pour la défendre, & toutes les troupes qu'il put ramasser, en attendant le secours des Tartares. De plus, ayant su que les Chinois livraient d'eux-mêmes les villes aux rebelles, afin d'empêcher que ceux de Sigan ne le fissent, à l'exemple des autres, il résolut de faire mourir tous ceux qui étaient dans cette capitale. Ce fut en vain que plusieurs personnes tâchèrent par leurs prières de le détourner d'une si étrange résolution, il n'y eut que le seul vice-roi de toute la province, qui lui pût persuader de surseoir l'exécution d'un dessein si barbare, lui promettant que les habitants seraient fidèles. Cependant, il ordonna que tous se feraient raser à la tartare, sinon <sup>p.435</sup> qu'il les traiterait comme criminels de lèse-majesté. Il avait fait ce règlement afin de pouvoir reconnaître les Chinois qui viendraient d'ailleurs pour entrer dans la ville. Car encore que l'empereur Xunchi eût fait publier, à son avènement à la couronne, l'édit par lequel il commandait aux vaincus de couper leurs cheveux à la mode des conquérants, toutefois les peuples de la Chine ont une si étrange passion pour leur chevelure, qu'ils n'en coupaient qu'une partie auprès des tempes. Outre cela, le gouverneur avait donné ordre à ses soldats de tuer sans rémission tous ceux qu'on verrait assemblés dans l'enceinte des murailles, s'ils étaient plus de deux. Il défendit encore que pas un ne montât sur le rempart ; que durant la nuit personne n'allât par les rues, n'allumât chez soi du feu, ou de la chandelle, n'eût

des armes dans son logis ; & condamna à la mort ceux qui contreviendraient à ces ordres, & toutes les personnes de leur famille.

Ensuite, il envoya quelques cavaliers pour reconnaître l'ennemi ; mais il y en eut une partie de tués, & l'autre se sauva à la course dans la ville. Cependant le Tartare, voulant faire parade de ses forces, & montrer à l'ennemi qu'il ne craignait rien, afin de le détourner du siège, laissa les portes de la ville ouvertes, & le pont-levis baissé comme en temps de paix. Mais Hoüs ne laissant pas d'investir la place de tous côtés, se posta hors de la portée du canon. Sigan n'a pas moins de trois lieues de tour ; c'est pourquoi les assiégeants voulant faire paraître leurs troupes plus fortes qu'elles n'étaient, firent prendre parti dans leur armée, à plus de deux cent cinquante mille paysans, qui ne servaient que pour la montre. Le Tartare qui voyait du haut des remparts le camp de l'ennemi, croyant que cette multitude épouvantable n'était composée que de soldats, eut encore la pensée d'exterminer tous les habitants de la ville ; mais il n'exécuta pas un dessein si barbare, lorsqu'il vit que les soldats chinois qui étaient à la solde de l'empereur, combattaient vaillamment les troupes d'Hoüs. Car les regardant de dessus la muraille, lorsqu'ils étaient aux prises avec les assiégeants, il s'écriait de joie, *Hoo Manzu*, c'est-à-dire en leur langue, *Voilà de braves Barbares*. C'est ainsi que les Tartares appellent les Chinois par <sup>p.436</sup> moquerie, suivant la coutume des conquérants, qui insultent toujours les vaincus avec des termes pleins de mépris. Et pour rendre la raillerie encore plus outrageuse, il se servait de ces paroles, *Manzuxa Manzu*, qui veulent dire, *Les Barbares massacrent les Barbares*. Toutefois lorsqu'il les voyait revenir triomphants, il les louait hautement de leur courage, & leur distribuait l'argent, qu'il avait fait mettre sur les remparts à la vue de tout le monde, pour en récompenser la vertu des soldats qui se seraient portés vaillamment dans le combat. Enfin, Hoüs voyant que contre son attente, les habitants ne remuaient point dans la ville, reconnut qu'il ne pouvait rien faire, & les cavaliers qu'il avait choisis pour aller à la découverte, l'ayant averti que le secours approchait, il fit retraite en diligence. Mais

le gouverneur de la place assiégée ayant mis sa cavalerie aux troupes de l'ennemi, l'arrière-garde des assiégeants fut taillée en pièces & tout le bagage amené, qui fut partagé de telle sorte, que ceux qui avaient été blessés dans la mêlée, eurent une partie du butin plus considérable que les autres. Depuis cela, on n'a point appris ce qui était arrivé à ce général, dont les remuements n'eurent point d'autre effet dans les provinces du Septentrion, sinon que le Tartare acheva de les ruiner, les traitant comme il avait fait les provinces du Midi, où les gouverneurs en se déclarant contre les conquérants avaient attiré leurs armes.

Mais comme dans la vie de l'homme un malheur est pour l'ordinaire le commencement d'un autre, les Tartares n'eurent pas si tôt repoussé ce danger, qu'ils se virent enveloppés dans un autre beaucoup plus grand, pour avoir traité les peuples vaincus avec insolence. Car l'année 1649, l'empereur Xunchi voulant s'allier du roi de Tanyu, dont les États sont dans la Tartarie Occidentale, envoya le prince Pavang, l'un de ses oncles, pour lui demander sa fille, afin d'obliger ce roi, dont il appréhendait les forces, à vivre avec lui en bonne intelligence. Cet ambassadeur passa par la ville de Taitung, qui est une place très forte sur la frontière de la province de Xansi, du côté du Septentrion. On appelle cette ville la clef de tout le pays, à cause qu'elle commande à beaucoup d'autres forts, & qu'il y a toujours <sup>p.437</sup> une puissante garnison entretenue, pour défendre le passage des montagnes. Car sans cela les Tartares pourraient faire des courses dans la province, n'y ayant au-delà de la fameuse muraille que de grandes campagnes, où rien n'empêche de découvrir de tous côtés, tant que la vue se peut étendre. On dit que les femmes de cette ville sont les plus belles personnes de toute la Chine. Quelques Tartares qui étaient à la suite de Pavang enlevèrent quelques dames de cette ville, & entre les autres, une jeune fille de condition, le jour même qu'elle avait été épousée. Les Chinois qui n'avaient jamais rien vu ni entendu de semblable allèrent en foule au palais de Kian, ainsi s'appelait le gouverneur & le chef de la milice, que les Tartares avaient mis dans cette place pour y commander, & lui firent leurs plaintes de l'insolence des Tartares. Ce



général indigné de cette action, envoie aussitôt un homme au prince Pavang, pour l'avertir du désordre de ses gens, & le prier de réprimer l'insolence de ses soldats, & de faire rendre la damoiselle qu'on avait enlevée. Le prince ne fit pas semblant d'entendre ces plaintes ; c'est pourquoi Kian voulut lui-même y aller ; mais on lui refusa l'audience qu'il demandait, & après avoir reçu cet outrage, on le chassa du palais. On ne peut pas exprimer le ressentiment qu'il eut d'un affront si insupportable mais on peut juger de sa grandeur en quelque sorte, par la vengeance qu'il en prit. Étant résolu d'expier le crime de ces Barbares dans leur propre sang, il assemble sa garnison, & puis les attaquant, en fait une sanglante boucherie. Le prince étant sorti de la ville par dessus la muraille, à grand peine put-il se sauver à la faveur d'un excellent cheval qu'on lui tenait prêt sur le fossé. Kian vit bien qu'après cette action il ne fallait point attendre de quartier des Tartares ; c'est pourquoi il se déclara, faisant écrire sur ses drapeaux, qu'il était sujet de l'empereur de la Chine ; mais il ne marqua point en particulier le nom de l'empereur, à cause peut-être de la grande distance des lieux qui l'empêchait d'apprendre des nouvelles de Iunglié. Il invite donc tous les Chinois à le venir joindre, afin de délivrer la patrie de l'oppression des Tartares. Grand nombre de soldats & d'officiers prennent parti <sup>p.438</sup> dans ses troupes ; & les peuples de la Tartarie qui regarde l'Occident, contre lesquels il avait jusqu'alors vécu en ennemi, s'étant laissés gagner par ses offres, lui promettent un puissant secours. Cette nouvelle mit en grand peine les ministres d'État, qui n'ignoraient pas que les Tartares, qui sont au Couchant, étaient jaloux de leur grandeur, & voulaient les dépouiller de l'empire, ce qui ne leur était pas difficile, parce que leurs forces sont beaucoup plus grandes que celles des Tartares qui sont à l'Orient. Ils appréhendaient encore les suites de cette guerre, à cause qu'ils ne pourraient avoir de chevaux pour monter leurs cavaliers, qui étaient obligés d'en acheter chez leurs voisins, la Tartarie qui est à l'Orient, n'en fournissant pas avec la même abondance que l'autre. C'est pourquoi ne voulant pas donner le loisir à Kian de joindre ensemble de plus grandes forces, on fit aussitôt partir de Pequim, une juste armée

pour s'opposer à ses desseins. Ce général qui n'avait pas moins de prudence que de valeur, & qui, ayant été si longtemps au service des Tartares, connaissait leur faiblesse, d'abord fit semblant de fuir, pour les faire sortir de leurs rangs & se retirant en bel ordre, disposa grand nombre de chariots couverts de telle façon, que l'on eût dit qu'ils étaient chargés d'un butin très riche, & les fit marcher en queue. Les Tartares s'imaginant que leur ennemi fuyait à l'ordinaire, rompent aussi à leur ordinaire tous leurs rangs, & viennent fondre sur l'arrière-garde : mais l'artillerie qui était braquée sur ces chariots, la bouche tournée du côté des Tartares, commençant à jouer, & les troupes qui tournèrent visage, les prenant dans cette confusion, en firent grand carnage, & mirent le reste en fuite. Quelque temps après, il montra qu'il pouvait aussi bien remporter des victoires par les efforts de son courage, que par les stratagèmes que son adresse lui fournissait. Car les Tartares ayant remis sur pied une nouvelle armée il la défia dans une bataille rangée, & par cet avantage mit toute la cour de Pequim dans une étrange consternation. Car le victorieux recevant les Chinois qui accouraient de tous les endroits du royaume pour prendre parti dans ses troupes, avait quatre cent mille hommes de pied & cent quarante mille chevaux.

p.439 Amavang, qui voyait que la puissance de son neveu était sur le penchant de sa ruine, ne voulant pas se fier aux autres d'une affaire si importante, marcha lui-même en personne contre le Victorieux, afin de tenter la fortune pour la dernière fois. Il commanda donc aux huit drapeaux de se tenir prêts, pour partir, c'est-à-dire, à toutes les forces que les Tartares avaient alors dans Pequim. Car il faut remarquer que tous les soldats, soit chinois, soit tartares, qui sont à la solde de l'empereur, ou à Pequim, ou dans les provinces, sont tous rangés sous huit enseignes. Le premier drapeau qui est celui de l'empereur, est blanc. Le second est de couleur rouge ; le troisième est noir, & le quatrième jaune : & ce sont les oncles de l'empereur, qui commandent aux troupes qui sont sous ces trois drapeaux. La couleur des quatre dernières enseignes se fait du mélange des quatre premières : de sorte

qu'il est facile à chaque soldat de savoir sous quel drapeau il se doit ranger, & en quel quartier il se doit rendre, étant toujours dans la ville prêt à monter à cheval, afin de se mettre en campagne. Au reste lorsqu'il est besoin de faire marcher une armée, ou quelqu'un de ces huit corps, dont nous avons décrit les étendards, tout est préparé en une demi-heure. Car ils sonnent à cheval avec un cor, de la figure de ceux que les peintres donnent aux tritons, & selon le lieu & la façon dont ils jouent, on reconnaît qui sont les soldats & les chefs qui doivent partir, & le nombre de ceux qu'on appelle. Si bien que vous les voyez tous assemblés en fort peu de temps, suivre le drapeau qui est attaché au dos d'un cavalier, qui marche en tête, sans que personne sache où l'on va, ni pourquoi, excepté le général, & celui qui porte la cornette ; car on ne dit aux soldats ce qu'il faut faire, que lorsqu'il est question de combattre. Cette coutume que les Tartares observent de tenir les desseins de guerre fort cachés a toujours grandement étonné les Chinois, & a tenu l'esprit des généraux en suspens. Car ils remarquaient que lorsque leurs ennemis faisaient mine d'aller d'un côté, ils se rendaient tout d'un coup en un autre. Il y a encore <sup>p.440</sup> une chose admirable dans la milice des Tartares, c'est qu'ils ne traînent point après leur armée cet embarras d'attirail & de bagage, qui incommode plus qu'il ne sert, & qu'ils ne se mettent point en peine des vivres, se contentant de la première viande qu'ils trouvent sans se soucier beaucoup, si c'est de la chair cuite & ou demi crue, & celle de leurs chevaux & de leurs chameaux leur étant bonne, lorsqu'ils n'en ont point d'autre. Quand ils ont le loisir, ils ne laissent pas d'aller quelquefois à la chasse, se disposant en rond autour d'une grande montagne, ou d'une plaine, & puis s'approchant du centre peu à peu, ils poussent les bêtes au milieu, & les enveloppent de tous côtés ; si bien qu'ils ont à choisir. Ils nourrissent pour la même raison des chiens de chasse & des oiseaux, qu'ils savent dresser en perfection. Ils couchent à plate terre, excepté qu'ils la couvrent de la housse de leurs chevaux, & dressent leurs tentes, & les abattent avec tant de vitesse, que le temps qu'ils y emploient ne retarde point la marche des troupes. La beauté de leurs pavillons qui sont très magnifiques, est cause qu'ils ne se logent point dans les maisons & lorsqu'ils sont obligés de le faire, ils en abattent

toutes les murailles, ne laissant que le toit & les colonnes qui le soutiennent. C'est ainsi qu'ils s'endurcissent aux travaux, & à la fatigue.

Amavang prit donc les meilleures troupes qui étaient sous ces enseignes, & tira des trois armées qu'on avait destinées pour envoyer vers le Midi, les gens d'élite commandant aux trois princes qui conduisaient ces armées, de prendre dans les garnisons qui se trouvent sur leur marche, les Compagnies qui leur seraient nécessaires pour remplir les places des soldats qu'il leur ôtait. Après tous ces préparatifs, Amavang ne voulut jamais risquer l'empire de son neveu dans un combat. Kian avait beau lui présenter la bataille, il n'accepta jamais cet offre, avant que d'avoir reçu la réponse du roi des Tartares qui sont à l'Occident. Car il avait envoyé à ce prince un ambassadeur avec de magnifiques présents, afin qu'il lui demandât sa fille en mariage pour l'empereur de la Chine, & qu'il le priât de ne point assister Kian dans la guerre qu'il avait commencée. L'or, l'argent, les femmes, & les précieuses étoffes de soie, desquelles Amavang <sup>p.441</sup> fit régaler ce monarque, gagnèrent tellement son esprit, qu'il accorda tout ce que l'on demandait : si bien que Kian se voyant abandonné de ceux dont il espérait d'être fortement appuyé, afin de se mettre en plus grande sûreté, s'alla enfermer dans sa forteresse de Taïtun. Amavang le suit, investit la place, & ayant assemblé tous les paysans de la campagne, fait commencer une tranchée, que les travailleurs achevèrent en trois jours, quoiqu'elle fût de dix lieues de tour, & accompagnée de forts construits d'espace en espace, pour rendre cette clôture plus difficile à forcer. Kian reconnut pour lors la faute qu'il avait fait de s'enfermer, se voyant dans la nécessité de mourir de faim, puisque la place était fermée de toutes parts. Donc frémissant de rage de se voir réduit à une extrémité si funeste, comme il était grand capitaine, il assemble ses gens, & leur ayant dit, que puisqu'il fallait périr, il valait mieux mourir glorieusement l'épée à la main, en combattant, que de mourir de langueur, après avoir souffert les rigueurs d'une faim cruelle, il sortit avec toutes ses troupes pour aller forcer les retranchements de l'ennemi. La mêlée fut rude, & la victoire demeura en balance, jusqu'à

ce que Kian, qui se portait très vaillamment dans le combat, ayant été percé d'un javelot, tomba mort sur la place, & avec lui toute l'espérance de la Chine. Les soldats ayant perdu leur général, mirent bas les armes. Quelques uns se sauvèrent à la fuite, les autres se rendirent au vainqueur, qui les reçut avec beaucoup d'humanité, étant ravi de ce qu'il avait retiré l'empire d'un danger si visible, & subjugué un ennemi si redoutable. Après cela, les villes de Pukeu & de Taïtun furent exposées au pillage ; ensuite le feu ayant été mis à la première, l'église de nos Pères y fut brûlée. Quelques années auparavant lorsque Licungz ravageait cette province, un jésuite fut tué dans cette même place. Les Tartares ayant réduit bien aisément les autres villes sous leur puissance, retournèrent à Pequim, chargés de dépouilles & triomphants. J'étais pour lors dans cette cour, & je vis entrer dans la ville les chefs les plus considérables, & ceux qui amenaient le butin le plus riche. Amavang est allé depuis dans la Tartarie Occidentale, où il a conclu le mariage de son neveu. & p.442 d'où il a fait conduire grand nombre de chevaux, dont les Tartares de Tanyu lui ont fait présent.

Cependant les trois seigneurs, à qui l'empereur avait donné la qualité de roi, étaient en chemin pour aller ou conquêter ou pacifier leurs États. Ils s'étaient embarqués sur le fleuve Guej, & traversaient la province de Xantun. Comme ils passaient dans la contrée où l'empereur avait fait mourir tous les Chinois à cause de leur rébellion, & où il avait envoyé une colonie de Tartares pour la peupler, ceux de cette colonie qui aimaient mieux manier une épée ou un javelot, que les instruments du labourage, prièrent ce prince de leur permettre de les accompagner. De ces trois seigneurs, il n'y eut que Kengu qui leur accorda ce qu'ils demandaient, les autres n'osant pas les recevoir dans leurs troupes, sans en avoir donné avis à la cour. L'empereur ayant su ce que Kengu avait fait, lui envoya un ordre de faire retourner ces peuples dans leur pays : mais lui, prenant tantôt un prétexte, tantôt un autre, n'exécuta point ce commandement. Cette désobéissance obligea l'empereur à dépêcher un courrier au vice-roi de toutes les provinces du Midi, lequel demeure à la cour de Nanquim, pour lui commander de prendre Kengu

mort ou vif. Ce vice-roi, gardant le secret, disposa adroitement toutes choses pour exécuter les ordres qu'on lui avait apportés. Il fit grand accueil à ces trois seigneurs lorsqu'ils entrèrent dans Nanquim. Ce ne fut que festins & comédies à la cour, afin de les réjouir, & tous les jours on faisait de nouvelles parties de divertissement. Le jour qu'ils devaient s'embarquer sur le fleuve Kiang, afin de continuer leur voyage, le gouverneur pour leur dire le dernier adieu, les voulut traiter dans un vaisseau qui égalait la pompe & la magnificence des plus beaux palais, tant il était vaste, & paré des plus riches dorures du monde. Cependant qu'on est à table, les troupes de ces seigneurs, montent sur les bateaux & s'avancent toujours dans le chemin. Alors le vice-roi se tournant vers le criminel, lui montre sa commission : Kengu fait semblant de vouloir obéir, & dit qu'il est prêt de suivre, pourvu qu'il lui permette d'entrer p.443 pour un moment, dans le vaisseau qui l'attendait, afin d'y disposer de quelque chose. Le vice-roi s'y étant accordé, Kengu entre dans son vaisseau & s'étrangle, se donnant lui-même la mort qu'il ne pouvait éviter. Le gouverneur, selon les ordres qu'il avait de l'empereur, donna au fils de ce malheureux prince le même pouvoir qu'avait eu son père : & ainsi ces trois seigneurs ayant traversé les provinces de Nanquim, & de Kiansi, se rendirent dans celle de Kanton, pour y faire la guerre à Iunglié. D'abord, les peuples étant épouvantés par le bruit de trois armées, plusieurs places se rendirent de leur plein gré ; mais la capitale fit résistance.

Quan-cheu est une ville très grande, & très riche, entourée d'eau de toutes parts, excepté du côté du septentrion, où il y a une porte qui joint la terre ferme, si bien qu'on ne saurait en approcher que sur des vaisseaux, si on ne passe par cet endroit. Le fils du fameux pirate, se vengeant des Tartares qui avaient pris son père en trahison, se tenait à l'ancre près de la ville, avec une puissante armée navale ; la garnison était nombreuse, & composée en partie de soldats, qui étaient sortis de Macao, pour servir Iunglié, à cause qu'ils étaient mieux payés de cet empereur. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner si la place résista un an, les assiégés étant maîtres de la mer & malmenant

les Tartares qui y firent de grandes pertes ; jusque-là, qu'ils furent repoussés dans trois assauts qu'ils donnèrent à la ville. Mais enfin le 24 de novembre de l'an 1650, les Tartares dressèrent une furieuse batterie de gros canons, & ayant fait brèche à la muraille, se rendirent maîtres de la place, assistés d'un officier chinois qui trahit la ville ; ce qu'on a cru de lui, à cause que les Victorieux l'ont laissé dans l'exercice de sa charge. Le lendemain, ils commencèrent à la mettre au pillage, lequel ils continuèrent jusqu'au 5 de décembre, avec un massacre horrible, dans lequel on ne fit aucune distinction d'âge ni de sexe. Car on n'entendait retentir dans les rues que cette voix impitoyable : Main-basse, main-basse sur ces rebelles ; & l'on ne donna la vie qu'aux plus habiles ouvriers, afin d'entretenir les arts, & à ceux qui paraissaient les plus robustes & les plus capables de servir aux victorieux pour porter les dépouilles. Enfin, <sup>p.444</sup> plus de cent mille personnes ayant été massacrées durant le saccagement, le sixième de décembre le général des troupes fit publier un édit par lequel il commandait, que l'on cessât de piller. Ce fut alors que toutes les villes des environs lui ayant envoyé des députés pour implorer sa miséricorde, il leur accorda le pardon qu'elles demandaient, étant gagné par les présents dont elles avaient accompagné leurs prières. Ensuite, il marcha droit à Chaoking, où Iunglié tenait sa cour, lequel s'enfuit, & abandonna son palais aux Tartares, parce qu'il n'était pas assez fort pour résister. Je ne doute point que ce prince ne soit entré dans la province de Quansi ; mais je n'ai pu savoir assurément l'endroit où il s'est arrêté, parce qu'au même temps que ces choses se passaient, je sortis de la province de Fokien, dans un vaisseau chinois qui allait aux Philippines, d'où je devais me mettre en chemin pour venir en Europe, selon l'ordre de mes supérieurs.

J'oubliais de dire que le père Alvarez Semedo, qui avait la conduite des fidèles de cette capitale, fut pris dans notre église, que les chrétiens ont bâtie avec une magnificence royale. Quelques soldats l'ayant enchaîné, le menacèrent plusieurs fois de le tuer, s'il ne leur donnait de l'argent ; mais enfin après avoir beaucoup souffert de ces

Barbares, le général l'ayant heureusement reconnu, lui donna la vie & la liberté, & même lui fit présent d'un bréviaire romain, d'une Bible, d'une somme considérable d'argent, qu'il lui donna par aumône, & d'une maison pour bâtir une église. Ce qui ne doit pas étonner les lecteurs, parce que ce prince avait connu les jésuites dans les autres provinces de la Chine, & qu'il était assez instruit des maximes de la sainte foi, dont il avait entendu parler, lorsqu'il servait dans les armées chinoises, sous le vice-roi Ignace, après la mort duquel il prit parti dans les troupes ennemies. Il y a grand nombre d'autres seigneurs tartares, qui ont beaucoup d'amour & de respect pour les prédicateurs de l'Évangile, & mêmes qui ont embrassé la foi chrétienne. Si nous pouvons entrer dans la Tartarie, comme nous en avons le dessein, nous espérons qu'avec la grâce de Dieu, on y fera encore plus de fruit ; & peut-être que le <sup>p.445</sup> Ciel n'a donné aux Tartares l'entrée dans la Chine, qu'afin que nous puissions aller publier l'Évangile aux habitants des régions de la Tartarie, qui avaient été jusqu'à maintenant inconnues à toute l'Europe. En même temps on allait porter la guerre dans le royaume de Corée. Les peuples de ce pays s'étaient engagés depuis quelques années à payer un tribut à l'empereur, à condition qu'ils ne seraient point obligés de se raser, ni de s'habiller à la mode des Tartares : mais ceux-ci les ayant voulu contraindre à suivre en cela leurs coutumes, tout le royaume s'est révolté ; mais je ne sais ce qui est arrivé dans cette guerre.

Au reste Amavang mourut au commencement de l'année 1651, après avoir remporté tant de victoires, qui ont été aussi avantageuses à la domination des Tartares, que sa mort leur sera funeste. Car c'était un homme admirable, dont le gouvernement était si juste, que les Tartares & les Chinois l'aimaient également : & l'on ne peut nier que sa perte n'ait extrêmement affaibli la puissance de ces conquérants. En effet, aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, il y eut brouillerie à la cour, l'autre roi tartare, qui était le frère de celui-ci, voulant avoir la régence, contre l'inclination des Chinois & des Tartares, qui disaient que Xunchi était capable de gouverner lui-même son royaume. Au



contraire, cet oncle de l'empereur, pour justifier ses prétentions, remontrait que son neveu qui n'avait encore que seize ans, serait accablé du poids de l'empire, si on lui en mettait les affaires sur les bras. Mais toutes les personnes considérables, qui étaient alors à la cour, s'opposant aux désirs ambitieux de ce prince, allèrent au palais pour s'y dépouiller des marques de leurs charges & de leurs emplois, & protestèrent qu'ils ne les reprendraient que de la seule main du jeune empereur. Cette résolution obligea le prince, qui aspirait à la régence, de renoncer à ses prétentions ; craignant d'aigrir les esprits & de mettre toutes les affaires en confusion, s'ils s'opiniâtraient davantage. Cependant il est temps de m'acquitter de la promesse que j'ai faite de raconter les événements du second voleur, afin d'apprendre par même moyen de quelle sorte les Tartares ont occupé les provinces de la Chine qui sont au Couchant, après <sup>p.446</sup> que nous avons vu comment ils ont conquis les pays, qui sont à l'Orient, & ceux qui sont comme enfermés au milieu de cet empire.

Mais quelque engagement que j'aie contracté en donnant ma parole, je ne puis presque m'empêcher de passer sous silence l'inhumanité brutale du monstre que je vais dépeindre, tant à cause que ses actions sont si exécrables, qu'on ne les croira pas facilement, que parce qu'elles me font horreur : toutefois, puisque je l'ai promis, je suivrai les mémoires écrits de la main de deux jésuites, qui ont été les spectateurs des épouvantables cruautés que ce tyran a exercées dans la province de Suchuen, où ils étaient alors occupés à instruire les fidèles. Je ferai donc un abrégé de la narration de ces Pères, laquelle n'est autre chose qu'un tissu des plus horribles actions que les hommes se puissent imaginer. Kanghiencun <sup>1</sup>, c'est ainsi que s'appelle ce voleur, est entré dans plusieurs provinces qu'il a désolées par une infinité de meurtres, de ravages & d'incendies. Je crois que son dessein était d'exterminer tout le monde, afin de n'avoir point d'ennemis à craindre, ni de sujets à tenir dans le devoir car il n'épargnait que ses soldats ; encore ne laissait-il pas d'en massacrer quelques-uns. Mais c'est particulièrement

---

<sup>1</sup> [c.a. : ou Changhienchun, v. plus haut ; Changhienkung, Changhienkun, v. plus bas.]

la province de Suchuen qui est une des plus grandes, des plus peuplées de tout le royaume, qui fut le théâtre de ses sanglantes tragédies. Car ayant fait des courses dans les provinces d'Huquan, de Honan, de Nanquim, & de Kiansi, il entra enfin dans celle de Suchuen, assiégea Chingtu, qui est la capitale, & la prit par force. Afin d'assouvir sa rage, il fit mourir sept des plus considérables personnes de la ville, & un prince du sang qui y faisait son séjour ordinaire. Il s'essayait pour ainsi dire, en faisant ce massacre, & se disposait à exécuter de plus grandes choses, dont la représentation fera voir à l'Europe, que la Barbarie jointe à l'infidélité produit des effets épouvantables. Il faisait massacrer sur-le-champ les personnes qui lui avaient fait la moindre injure, quoique l'injure ne fût très souvent qu'imaginaire ; & sa fureur était si enragée, que pour la faute d'un seul, il faisait exterminer toute une famille enveloppant les innocents dans le supplice des criminels. Un jour <sup>p.447</sup> il envoya un courrier dans la province voisine, qui est celle de Xensi. Celui-ci, se voyant hors de la puissance du tyran, ne voulut point retourner ; mais ce Barbare, afin de se venger, ruina tout le pays qui était aux environs de la place où ce courrier faisait sa demeure. Un certain bourreau qu'il aimait passionnément, à cause qu'il était inhumain & cruel comme lui, étant mort d'une maladie, il fit appeler le médecin qui l'avait traité, & le fit mourir, avec cent autres personnes de la même profession.

Il faisait le complaisant avec ses soldats, s'abaissant à jouer avec eux, & manger à leur table ; il leur donnait même quelquefois des présents de sa main, pour les récompenser des belles actions qu'ils avaient faites ; & cela le rendait aimable à ses troupes ; mais pourtant il ne laissait pas d'en faire tuer souvent en sa présence, pour les moindres fautes. Il déchargeait principalement sa rage sur ceux qui étaient de Suchuen, ayant conçu une haine horrible, contre les peuples de cette province, à cause qu'il pensait qu'ils portaient avec impatience le joug de sa domination. Enfin, les actions, qu'il faisait en public, se terminaient presque toujours par quelque funeste catastrophe. Qu'un soldat ne fût pas bien vêtu, ou n'eût pas la démarche fière & guerrière,

il le faisait massacrer sans attendre plus longtemps. Un jour il y en eut un qui témoigna à ses camarades, que le vêtement de soie que ce tyran lui avait donné ne lui plaisait pas ; cela lui fut rapporté par des espions, dont il avait grand nombre, comme un homme qui se défiait de tout ; aussitôt il fit tailler en pièces tout le régiment où ce soldat était enrôlé, quoique ce fût un corps de deux mille hommes. Dans la capitale où il avait pris le nom de roi, & établi sa cour, il y avait plus de six cents officiers de longue robe ; il en fit mourir si grand nombre, pour des raisons de nulle conséquence, qu'il n'en restait pas vingt au bout de trois ans. Il fit écorcher tout vif le souverain magistrat, qui jugeait des affaires de la milice à cause qu'il avait permis à un mandarin chinois de sortir de la ville pour aller en sa maison, qui était à la campagne.

Il avait dans sa cour cinq mille eunuques à son service. Un de ces malheureux, qui appartenaient auparavant aux princes <sup>p.448</sup> de la famille royale, lesquels ce tyran avait fait mourir, l'ayant appelé par son nom de Changhienkung, au lieu de l'appeler roi, il les fit tous égorger.

Auparavant qu'il commençait à désoler la province de Suchuen, les sacrificateurs des faux-dieux y suscitèrent une rude persécution à nos Pères qui instruisaient les peuples ; mais cette tempête s'étant à la fin changée en une douce bonace, les prédicateurs de l'Évangile exercèrent leurs fonctions paisiblement. Le principal auteur de cette persécution, qui était un des plus considérables des prêtres des idoles, ayant parlé contre ce tyran, fut pris, amené devant lui, & massacré en sa présence. Les Pères qui parlaient alors à ce monstre, ayant appris de Jésus-Christ qu'il faut rendre le bien pour le mal, eussent tâché de sauver la vie à leur persécuteur mais ils connaissaient le naturel de cet homme impitoyable, qui au lieu d'être touché des prières qu'on lui faisait pour ceux qui l'avaient offensé, s'irritait davantage, & faisait mourir l'intercesseur avec le coupable. Ce n'est pas que ce monstre n'eût quelque bonté pour les jésuites, à cause qu'ils étaient étrangers ; & n'en fit état, à cause de leur science qu'il avait connue dans la conversation ; mais cela n'empêchait pas que les Pères ne crussent aller à la mort, toutes les fois qu'il les appelait à son palais. Et en effet, il avait résolu dans trois rencontres de

les faire mourir ; mais Dieu les conserva toujours, pour la publication de la sainte foi, comme nous le verrons après dans un exemple assez illustre. Il entretenait souvent les Pères de la grandeur de notre religion, & parlait de son excellence en termes si propres & en apparence avec des sentiments d'une vénération si profonde, qu'on eût assuré, à ne juger que par ses discours, qu'il était un chrétien très bien instruit des mystères de la foi. Et certes, il avait de belles connaissances, qu'il tirait des livres imprimés, où les maximes de la religion chrétienne sont expliquées en langue chinoise ; mais ces lumières ne servaient qu'à le rendre plus criminel, puisqu'il connaissait la volonté de son seigneur, & qu'il la méprisait. un jour il se vantait en la présence des Pères, comme d'une belle action, d'avoir fait mourir vingt mille prêtres d'idoles, & leur p.<sup>449</sup> disait que ces infortunés leur avaient voulu ôter la vie, mais que Tiensun, c'est ainsi qu'on appelle en chinois le roi du Ciel, l'avait envoyé pour les exterminer. Il les assurait aussi qu'après qu'il se serait rendu maître de tout l'empire, il ferait bâtir un temple superbe, destiné au culte du vrai Dieu. Il est certain que les bâtiments, qu'il a fait construire, sont parfaitement achevés, & qu'il avait de grandes idées : mais il a souillé ordinairement ces beaux ouvrages du sang des ouvriers qu'il faisait massacrer sans pitié, lorsqu'il remarquait le moindre défaut dans leur travail. Entre la province de Suchuen & celle de Xensi, il y a une place qu'on nomme Hanchung, qui est la clef des deux provinces, à cause de sa situation avantageuse, & des fortifications que l'industrie des hommes avait ajoutées à l'assiette naturelle de cette ville qui est de la province de Xensi. Voyant donc que, par la prise de cette place, il s'ouvrirait le chemin à la conquête de toutes les autres, il y envoya l'an 1645 une armée de cent quatre-vingt mille hommes, qui étaient tous soldats de la province de Suchuen : mais les assiégés firent si bien leur devoir, que le siège semblant trop long à cette armée, quarante mille hommes se séparèrent des autres, & se rendirent dans la ville, si bien que le reste fut obligé de retourner sans avoir rien exécuté. Le tyran frémissant de rage de voir que les efforts de cette puissante armée avaient été entièrement inutiles, sépara de ses troupes tous ceux qui étaient de retour, & les fit tailler en pièces, comme des rebelles. Cette boucherie

dura quatre jours entiers : pendant laquelle il en fit écorcher plusieurs de telle sorte, qu'il ne laissait que la tête jointe à la peau du corps, laquelle il faisait remplir de paille, & puis envoyait ces restes sanglant à diverses villes de ce gouvernement dans lesquelles les soldats avaient pris naissance, afin qu'un spectacle si horrible remplisse de terreur tous les esprits. Depuis ce temps-là, il conçut une haine si opiniâtre contre ces peuples que sa rage ne put jamais être assouvie par aucune vengeance. Cette fureur enragée du tyran contraignait plusieurs personnes de prendre les armes, pour se défendre de ses outrages ; mais comme ils n'étaient pas aguerris, & n'avaient point de chefs pour les commander, ils étaient <sup>p.450</sup> aisément dissipés par les forces de ce voleur. Les plus sages abandonnèrent les villes, & se retirèrent dans les montagnes, où ils ont été à couvert des malheurs qui ont enveloppé tous ceux qui n'avaient pas cherché leur asile dans la solitude.

Après cela il fit avertir tous ceux qui étudiaient, afin d'être reçus aux degrés, qu'ils se vinssent présenter à l'examen ordinaire, promettant de donner des charges d'importance à ceux qui seraient jugés les plus capables. La passion que les Chinois ont pour ces offices les aveugla tellement, que ne reconnaissant pas l'artifice de ce tyran, ils s'assemblèrent au nombre d'environ dix-huit mille dans le collège de la ville, où ce voleur les fit tous massacrer, disant qu'ils troublaient l'État par leurs sophismes, & donnaient aux peuples des pensées de révolte. Lorsqu'il avait destiné à la mort quelques gouverneurs, avant que de les faire exécuter, il prostituait leurs femmes & puis les faisait mourir avec leurs maris, si bien que ces dames pour éviter ce déshonneur, se tuaient elles-mêmes. Ces cruautés me font horreur, & toutefois plus j'avance, plus j'en trouve de monstrueuses; & même de peur d'offenser la pudeur, je suis obligé de passer sous silence beaucoup de ses méchancetés. C'était peu à ce barbare, de faire massacrer sans pitié les enfants pendus à la mamelle, & ceux qui n'ont pas encore la connaissance du mal, quoiqu'ils soient un peu plus avancés en âge : les filles que la faiblesse de leur sexe semble garantir de l'épée du victorieux, & les femmes enceintes, qui par la considération du fruit

qu'elles portent, devraient être inviolables aux plus cruels. Il fallait, pour contenter son naturel de tigre, quelque spectacle encore plus horrible. Étant donc obligé de se mettre en campagne, parce que les Tartares paraissaient dans la province de Xensi, il crut que pour assurer sa puissance, il fallait exterminer tous ceux qui restaient dans la province de Suchuen, excepté les peuples qui tirent du côté de Banopheli, lesquels il épargna pour un temps, afin que son armée qui devait passer par cette contrée, y put subsister : mais leur mort n'était pas moins assurée, car son dessein était de les traiter comme les autres, après le passage de ses troupes. Il fit donc <sup>p.451</sup> prendre d'abord dans la capitale, six cent mille personnes de tout âge & de tout sexe, & les fit mettre aux fers par son armée, dont il avait fait entrer une partie dans la ville. Ensuite, il monta à cheval, & passa au travers de cette multitude prodigieuse de misérables, qui tâchèrent de le fléchir par des cris les plus lamentables du monde, se jetant à genoux, & le priant par sa qualité de roi & de seigneur, de pardonner à ses pauvres sujets. Un spectacle si triste commençant à l'attendrir, il s'arrêta un peu ; mais aussitôt après sa cruauté l'emportant par dessus tous les sentiments d'humanité, dont la nature laisse toujours quelque trace dans l'âme des plus barbares, il prononça tout haut l'arrêt de leur mort, disant à ses bourreaux, qu'il voulait absolument qu'on égorgeât tous ces rebelles. En effet, le même jour, ayant été conduits hors de la ville, on les massacra tous en la présence de ce tyran impitoyable. Nos Pères voulant sauver leurs domestiques, quoiqu'ils sussent le danger auquel ils s'exposaient, lui allèrent demander grâce pour leurs serviteurs, laquelle il leur accorda, au grand étonnement de tout le monde. Au même temps donc que l'on faisait sortir ces pauvres victimes par deux différentes portes de la ville, un jésuite se tint à la première, & l'autre s'arrêta à la seconde, afin de retirer des mains des exécuteurs, ceux dont ils avaient obtenu la vie. Mais la providence de Dieu les avait amenés là, principalement pour le salut d'une infinité d'enfants, que les bourreaux ne refusaient pas aux Pères, lorsqu'ils les demandaient pour les baptiser : si bien que la cruauté de ce tyran servit au bonheur de ces petits anges, comme la rage d'Hérode servit autrefois à la gloire & à

la félicité des Innocents. Et nous pouvons remarquer en cette rencontre combien Dieu est admirable dans la prédestination de ses saints.

Le carnage fut si horrible, que le sang que répandirent les bourreaux enfla la rivière de Kian qui passe au pied des murailles de la ville ; & ensuite l'on jeta les corps morts dans le courant du fleuve, afin qu'étant portés par l'impétuosité de l'eau jusqu'aux autres villes, elles reconnurent le traitement qu'elles devaient attendre. La crainte que les peuples conçurent en voyant flotter <sup>p.452</sup> ces corps sur la rivière, fut suivie des malheurs qu'ils avaient appréhendés. Car ce voleur, ayant partagé ses troupes en divers corps, les envoya dans toutes les villes pour y faire la même exécution ; en telle sorte qu'il fit presque une solitude d'une des provinces les plus peuplées de la Chine.

Dans toutes les villes de ce royaume, il y a un champ destiné aux exercices de la milice, ce fut dans celui qui est auprès de Chingtu, qu'ayant assemblé toute son armée, il la harangua de cette sorte :

— Soldats, j'espère qu'ayant donné la chasse aux Tartares, je conquêterai par votre courage l'empire de tout l'univers ; mais j'estime que pour l'exécution de ce grand dessein, il faut que nos troupes soient moins pesantes. Je vous ai donné l'exemple de ce qu'il faut faire, ayant coulé à fond mes soixante navires chargés d'argent, que je retirerai du fleuve Kian, lorsque je me serai rendu maître de l'empire, afin de vous distribuer ces trésors, que je n'ai amassés que pour récompenser vos services. Il y a encore une chose dans nos troupes, qui nous donnera beaucoup d'embarras, ce sont les femmes qui suivent le camp. Montrez en cette rencontre, que vous n'avez, pas moins de prudence que de courage, considérant que lorsque nous aurons conquêté la Chine, les plus belles personnes du monde seront en votre puissance. Quoique je puisse en qualité de votre général prétendre quelque avantage sur les autres, je veux commencer le premier.

Ayant dit cela, il fit venir trois cents jeunes filles parfaitement belles que cet infâme avait choisi pour assouvir sa brutalité, & n'en réservant

que vingt, pour servir aux trois reines, il commanda que les autres deux cent quatre-vingts fussent égorgées en sa présence. Les soldats ayant suivi le commandement & l'exemple du général, massacrerent impitoyablement une infinité de femmes & de filles.

Enfin, lorsque ce monstre vit qu'il n'y avait presque plus personne sur qui il put décharger sa rage, il se mit à faire abattre les arbres, de peur qu'on n'en cueillît les fruits, & à renverser les maisons & les villes afin de contenter la furieuse passion qu'il avait, de faire du mal. Il avait mis en assurance ses trésors enfonçant dans le grand fleuve les vaisseaux, qui en étaient chargés, & faisant mourir les matelots, lesquels il avait employés à <sup>p.453</sup> cela, de peur qu'ils ne découvrirent son secret. Il semble qu'une passion si ardente pour les richesses l'obligeait à conserver le superbe & magnifique palais qu'il avait bâti lui-même dans la capitale : toutefois il y mit le feu & la flamme étant portée aux autres maisons de la ville, produisit un funeste embrasement. Enfin, ayant purifié ses troupes car c'est ainsi qu'il parlait, on se met en campagne, & dans la marche, l'armée tue tous ceux qui se rencontrent sur le chemin. Ceux d'entre les soldats qui s'avançaient un peu trop devant les autres, ou ceux qui ne pouvaient suivre à cause de la lassitude & de la maladie, recevaient le même traitement par les ordres de ce monstre impitoyable, qui, pour excuser la cruauté qu'il exerçait sur les malades, disait que c'était une action de piété, de ne les laisser point languir dans un pays ruiné. Je passe toutes les autres inhumanités de ce monstre, pour venir à la catastrophe.

À peine avait-il mis le pied dans la province de Xensi, qu'un des oncles de l'empereur marcha droit à lui, avec un corps de cinq mille hommes, faisant suivre le reste des troupes qu'il commandait. La coutume des Tartares étant de détacher du gros de leur armée quelques cavaliers, pour aller apprendre des nouvelles, ce général en avait envoyé cinq, lesquels furent rencontrés par ceux auxquels Changhienkun avait donné ordre de battre la campagne. Aussitôt ils rebroussent chemin, & viennent avertir le voleur, que les coureurs de l'ennemi avaient paru ; mais lui se prit à les railler, demandant si les



Tartares avaient des ailes pour voler. Il avait pour lors fait venir devant lui quantité de personnes destinées à la mort, & entre les autres, deux jésuites, auxquels il voulait ôter la vie, parce qu'ils lui avaient demandé permission de retourner dans la province de Suchuen, dont ils avaient entrepris d'instruire les peuples ; mais la mort inopinée de ce Barbare délivra ces Pères du danger où ils étaient. Car les principaux chefs de l'armée entrant dans sa tente, lui viennent dire que c'était tout de bon que l'ennemi paraissait : & comme il était généreux, il sort sans casque & sans cuirasse, & ne prenant qu'une lance, s'avance hors du camp, avec une petite troupe de cavaliers, pour aller reconnaître l'ennemi. Les p.454 cinq coureurs tartares étant venu fondre sur lui, avec une incroyable promptitude, le premier javelot qui fut lancé, perça le cœur de ce tyran, & par un coup également favorable aux Chinois & aux Tartares ôta la vie à celui qui semblait ne la vouloir laisser à personne. Le général étant renversé par terre, l'armée des Tartares survenant, mit sans difficulté les ennemis en déroute, dont les uns se sauvèrent à la fuite, plusieurs se rendirent aux victorieux, & les autres furent taillés en pièces. Ensuite, les Tartares entrèrent dans la province de Suchuen, où ils furent reçus par le peuple qui y restait, non pas comme des ennemis, mais plutôt comme des libérateurs. Ainsi cette province qui est frontière du royaume de Tibet, & qui tire plus vers l'Occident, qu'aucun autre pays de la Chine, fut réduite sous la puissance des Tartares.

Leur général qui était, comme nous avons déjà dit, un des oncles du roi, ayant établi des gouverneurs dans les places, pour commander les garnisons, & donné ordre à toutes les affaires de la province, se préparait à retourner à la cour, lorsque les deux Pères de notre Compagnie, que le voleur avait voulu faire mourir, ayant été mis en liberté, demandèrent aux victorieux permission de demeurer dans la province de Suchuen : mais ils furent refusés, cet oncle de l'empereur voulant qu'ils vinssent à la cour de son neveu, où je les laissai l'an mil six cent cinquante.

Au reste ce général, après avoir remporté une victoire de cette importance, ayant été très mal reçu de son frère Amavang, trouva la

mort, où il n'avait sujet d'attendre que des triomphes. Car les grandes fatigues d'un voyage de plusieurs mois, ayant diminué ses troupes, on l'accusa du peu de soin qu'il avait eu de son armée ; ce qu'il ne pût souffrir sans faire éclater sa colère, si bien que par dépit il jeta son bonnet par terre, qui est parmi les Tartares la marque d'une furieuse indignation. Ensuite, il fut résolu qu'on l'enfermerait dans Cao-ciang, qui est la prison où les empereurs chinois faisaient mettre les princes du sang, lorsqu'ils étaient tombés dans quelque faute. Ce prince qui était vraiment généreux, & qui ne méritait <sup>p.455</sup> pas d'expérimenter la rigueur d'un sort si funeste, ne voulant pas être le premier des Tartares à souffrir cette ignominie, s'étrangla dans son palais. Quelques-uns ont dit qu'Amavang touché de jalousie, avait poussé à bout son frère ; mais il est plus probable qu'Amavang n'usa de cette rigueur envers lui, qu'à cause qu'il appréhendait qu'ayant le naturel trop ardent, il ne troublât l'empire.

Mais il est temps de finir cette narration, dans laquelle j'ai rapporté ce que les Tartares ont fait jusqu'au commencement de l'an 1651. Car alors je sortis de la Chine par ordre de mes supérieurs, afin de m'embarquer pour passer en Europe. Je puis bien dire qu'il y a une chose admirable dans cette histoire, qui est que les Tartares ont conquis en sept ans douze provinces de la Chine, le pays de Leaotung, & le royaume de Corée, qui ont une étendue si prodigieuse, qu'il semble qu'une armée aurait peine à les parcourir en si peu de temps. Pour ce qui regarde les événements, qui sont arrivés depuis que je me suis embarqué, je les ferai savoir quand je serai de retour à la Chine, ou lorsque nos Pères, qui y sont encore, m'auront appris la fin ou la continuation de cette guerre.

La première édition de cette histoire étant achevée, je m'en allai à Amsterdam, pour y imprimer l'Atlas de la Chine. C'est là que j'ai reçu les nouvelles, dont j'augmente la seconde impression de ce livre, afin de tenir la parole que j'avais donnée dans la première, de faire part au public de ce j'apprendrais, touchant les événements qui auraient suivi ma sortie de cet empire. Voici donc les choses les plus considérables,

que j'ai tirées des lettres que nos Pères m'ont écrites de divers endroits de la Chine.

Après la mort d'Amavang, le jeune Nunchi dont il avait été le tuteur, ayant pris le maniement des affaires aussitôt qu'il eut été couronné, les desseins cachés & les secrètes pratiques qu'avait formées cet oncle de l'empereur durant sa régence, furent découvertes. Le prince voulant établir son autorité, par une juste & sévère punition des crimes de son oncle, fit abattre le tombeau qu'on lui avait dressé, dont la structure était très belle. Et après qu'on en eut tiré son corps, commanda qu'on lui <sup>p.456</sup> coupât la tête & que l'on lui fit tous les outrages que l'on fait ordinairement aux personnes les plus criminelles. La colère de l'empereur n'éclata pas seulement contre son oncle, mais il en fit encore sentir les effets aux seigneurs qui avaient eu le plus de part à sa confiance. Entre ceux qui furent recherchés, le colao Fung, qui possède la première charge de l'empire, est le plus considérable ; mais son innocence ayant été reconnue, sa disgrâce n'a servi qu'à lui faire reprendre avec plus d'honneur le rang qu'il tenait avant cet orage. Peut-être que Dieu, en protégeant l'innocence de ce colao, a voulu récompenser l'inclination qu'il a pour ceux qui prêchent l'Évangile, quoiqu'il n'ait pas encore embrassé la religion chrétienne.

Ce fut en ce même temps que les noces de l'empereur Nunchi, & de la fille du roi de la Tartarie Occidentale furent célébrées, avec une pompe & une magnificence égale à la condition des personnes qui se mariaient. Les Tartares qui avaient conduit la princesse suivant le génie de leur nation, firent paraître une infinité de soldats, d'armes, & de chevaux qu'ils avaient amenés de leur pays en si grand nombre, que l'on ne pouvait pas le compter. Pour moi j'ai vu arriver en une seule fois quatre-vingts mille chevaux, que les Tartares de l'Occident venaient présenter à ceux qui sont maîtres de la Chine.

Cette puissance leur a facilité la conquête des provinces, où Iunglié faisait encore quelque résistance. Car ils se sont rendus maîtres absolus de toute la province de Kanton & de celle de Kansi ; de sorte que le malheureux roi de la Chine, lequel ils en ont chassé, n'ayant plus

aucune retraite dans ce grand royaume, s'est arrêté sur les frontières de Tunquin. Le père Kunha m'écrit de la province de Fokien, que ce roi ne se croyant pas en assurance sur terre, est monté sur mer de peur de tomber entre les mains de ses ennemis.

Durant la conquête de la province de Kansî, le colao Thomas Ciu fut pris par les Tartares qui tâchèrent par toute sorte de moyens de lui faire prendre parti dans leurs troupes. Mais ce seigneur, qui était vraiment chrétien, aima mieux perdre la vie que la fidélité. Il eut donc la tête tranchée par l'ordre des <sup>p.457</sup> victorieux, qui n'ont pas laissé de l'honorer après sa mort, en lui faisant dresser un superbe mausolée.

Dans la province de Suchuen, qui a été si cruellement désolée par les ravages de Kanghiencun, & depuis réduite sous l'obéissance des Tartares, il y a maintenant de grands troubles, causés par ceux qui ont de la peine à souffrir la domination étrangère. Mais les remuements de Fokien ont été encore bien plus considérables, Quesing, fils du fameux pirate Kinquilun, ayant mis à terre une puissante armée, laquelle a obligé les Tartares de se tenir à couvert dans les meilleures places de la province sans oser se mettre en campagne, afin d'arrêter les courses de leur ennemi. Le général tartare qui a été envoyé de Pequim contre ces troupes, s'est servi d'artifice, pour les défaire avec plus de facilité. Il commanda donc à une partie de ses gens, qui s'avancèrent vers l'ennemi, de se mettre en fuite après avoir commencé le combat, afin de l'attirer dans le piège. Il avait dressé son embuscade derrière une montagne qui faisait une vallée capable de tenir grand nombre de cavalerie. Les Chinois poursuivant le Tartare qui fuyait, ne manquèrent pas de donner dans le piège, & le désir de vaincre les ayant emportés un peu trop loin du fleuve Chang, où était toute leur flotte prête à les secourir au besoin, ils se virent tout à coup investis de la cavalerie ennemie, qui leur ayant coupé le chemin par où ils pouvaient retourner à leurs vaisseau les défit & les tailla tous en pièce. Le carnage fut grand & il y demeura ou morts ou prisonniers quatre-vingts mille hommes. Il n'est pas croyable combien cette perte toucha sensiblement Quesing, qui fut obligé de voir de son bord toute cette sanglante défaite des

siens, sans leur pouvoir porter aucun secours. On dit pourtant, qu'il ne perdit pas tout à fait cœur ; mais que s'étant plaint tout haut de la fortune infidèle & marâtre, qui l'avait toujours traité trop cruellement, il protesta de n'en demeurer pas là ; de tenter encore une fois le combat ; après quoi s'il venait à être vaincu, il se ferait raser à la mode des Tartares.

Voilà ce qu'on a su de plus remarquable de cette guerre des Tartares contre la Chine. Pour ce qui est de la religion, les dernières lettres de ce pays apprennent, que l'exercice en était <sup>p.458</sup> extrêmement libre, que les Pères étaient mieux venus que jamais auprès du Tartare, qui n'avait pas seulement conservé les anciennes églises des chrétiens & donné pouvoir d'en bâtir des nouvelles ; mais qui avait même contribué libéralement à les faire bâtir. Tant il est vrai que la douce & sage providence de Dieu tire souvent le bien des plus grand maux.

@